

YVES BERGERET

LE TRAIT QUI NOMME

Poèmes-peintures au Mali



YVES BERGERET

IL TRATTO CHE NOMINA

Poemi-pitture nel Mali



XI CONTREJOUR

en revenant du quinzième séjour, juillet 2005



XI CONTROLUCE

di ritorno dal quindicesimo soggiorno, luglio 2005



Quaderni di Traduzioni, XLII, Aprile 2018



Yves BERGERET / V. Ciampi / F. MAROTTA

YVES BERGERET

CONTREJOUR

CONTROLUCE

Traduzione di **Viviane CIAMPI** (seconda parte)
e di **Francesco MAROTTA** (prima parte e terza parte)



La fissure étroite

avec dix dessins à l'encre d'Alguima Guindo, en pleine page

Toute une journée de ce grand soleil droit et terrible qui nous brûle le dos, nous travaillons, à deux heures de marche du village, sur les dalles de Séidou Panga. Les tornades de l'hivernage font filer une eau abondante dans une faille de la roche, au long des dalles. Nouveaux poèmes-peintures sur trois tissus rouges: j'en pose et peins les mots, les peintres en posent les signes, torsés nus penchés au sol, nous tous tour à tour à genoux ou accroupis, œuvrant sur le tissu, sur cette mince peau de fils tramés les uns aux autres, ouvrant notre création, notre hypothèse rude et candide, droite et naïve sous les yeux impitoyables du ciel.

Nos yeux, eux aussi, voient ce que nous avons posé sur ces simples peaux de tissu que nous avons étendues au sol. Aventure franche et drue, j'en suis toujours étonné, que chaque poème-peinture ose calmement à la pointe de l'invention, de plain-pied dans la modernité de notre disparate temps à tous. Je ne sais ce que, dans ces poèmes-peintures, les peintres voient et pensent: sûrement un ébranlement de leurs croyances et de leurs perceptions habituelles de leurs lieux de vie, une mise en mouvement maintenant confiant. Sans doute aussi un jeu théâtral qui a formé au fil des années son rituel.

Triptyque achevé, déjà sec; nous finissons le troisième verre de thé qu'Hama a fait mijoter sur dix braises dans la grotte qui borde les dalles. Il est temps de quitter la montagne de Koyo et de gagner sans délai l'oasis dans la plaine, Boni, où l'on m'attend. Alabouri et trois des peintres vont m'y accompagner.

Le matériel replié dans le sac, les sandales remises au pied, nous longeons les grands ressauts de grès orange qui, relevés verticalement, bordent le plateau sommital avant de plonger, verticalement, en plusieurs centaines de mètres, vers la plaine. Au bord du vide, par une brèche carrée, nous regardons la plaine, l'oasis dans la brume de chaleur. Longeant ensuite un ressaut qui m'a toujours intrigué et attiré, j'y vois soudain, au bout de six ans!, un long auvent évidé par l'érosion et meublé à intervalles réguliers de petites constructions en banco, sous le couvert du surplomb. A l'évidence des constructions tellem, comme maintenant j'en connais et les peintres m'en ont montré tant sur leur plateau. Je demande à Alabouri comment s'appelle cet ancien village: "Bonko". Je propose que nous y allions ensemble, comme chaque fois que les peintres me voient découvrir un nouveau site tellem. "Pas question, me dit Alabouri. Il y a encore des morts là-dedans, des os, des crânes. Beaucoup de "génies", beaucoup de pouvoirs, beaucoup de dangers. Si tu t'approches trop, même de vingt mètres, tu vas attraper des maladies terribles qui détruiront tes poumons et tes os". Les peintres écoutent Alabouri et se taisent. Nous continuons à longer le ressaut, passant au large. Le couloir habituel de descente vers Boni commence quelques centaines de mètres plus loin.

Mais de manière aussi soudaine que surprenante Alabouri propose que nous descendions par Bonko tokié, tout de suite; j'y étais plusieurs fois passé, mais toujours à la montée. Faille très étroite, impressionnante. C'est d'ailleurs à son débouché qu'un des peintres, Hamidou, et moi avions débusqué et, finalement, attrapé un caracal il y a trois ans, chasse devenue mythique et chantée la nuit par les chanteuses sacrées du village. D'accord, allons dans la fissure. Les parois ocre s'y resserrent si étroitement qu'on ne peut parfois avancer que de profil, en s'éraflant. Long frottement, parfois pénible, toute la peau raclée par le grain de la roche. Quelques dizaines de mètres à lutter, vers la lumière éblouissante de la sortie en bas. Juste avant le débouché, les parois éclatent d'une lumière de feu et nous voici, le corps transpirant, éraflé, dans la brûlure d'un autre soleil, dans le souffle d'une autre atmosphère, au dessus du chaos de blocs au pied de la falaise sommitale, prêts à plonger dans la pente vers la plaine comme les blocs et les oiseaux de proie.

Descente dans l'air brûlant, de rochers en rochers, mes genoux souffrent. Nous perdons vite de l'altitude; quelques arbres épineux que le vent remue bruyamment. Encore des blocs entre lesquels sauter, encore des blocs. Ici, entre de gros rochers, Alabouri me montre des empilements, presque invisibles, de pierres plates: "elles permettent un cheminement horizontal et, ainsi, tout autour de notre montagne; seuls les gens de notre village le connaissent. Ainsi les Anciens, ajoute Alabouri, ont créé un chemin secret qui leur permet d'aller de pied de toko à pied de toko, - de bas de couloir vertical secret en bas de couloir vertical secret - et qui relie les terrasses cultivées les unes aux autres, sans que jamais les gens de la plaine ne s'en rendent compte". Treillis de vigilance, d'astuce et de méfiance tissé sur la peau de la montagne.

Dans la lumière aveuglante, descente laborieuse dans l'éboulis final. Et enfin la plaine où la poussière chaude court à ras du sol. Nous gagnons l'auvent tamashek de branchages secs et de vagues tissus qui m'accueille à Boni depuis six ans. Nous attendons que la chaleur décroisse un peu pour aller saluer telle et telle personne dans l'oasis. Alguima me dit: "sors la bouteille d'encre et les piquants de porc-épic, nous allons dessiner". L'ombre y invite en effet. Un thé, que déjà prépare Hama.

D'une main ferme et tranquille, lentement, Alguima fait grincer le piquant sur le papier: il organise à pas délibérés sa marche sur la surface tendue, il va et trace sa voie, allant droit ici, tournant raide là, revenant en sens inverse, contournant une vaste zone qu'il laisse ébahie. Non sans quelque raideur, mais aussi avec une sensibilité inquiète et drue. Voici un cercle qu'il accompagne d'un triangle: une tête et un torse ; quatre petites parallèles: les jambes. Et alors Alguima trace, dans le double chemin des jambes, à intervalles réguliers, des cercles, six, nodosités vides, articulations, bulles de désir et de pensée, gros blocs d'air posés juste au bord du vide où le personnage va se précipiter, mais non, dont il naît par l'efficacité surnaturelle de l'encre. Sur la surface raide mais qui gondole de désir sous la belle rage des traits, là, Alguima trace un nouveau cercle, son triangle, les piliers vides des jambes, les mystérieux cercles-articulations. En silence. Seul le

crissement du piquant de porc-épic sur la surface. Encore trois figures. Il ajoute des petits cercles vides pour les yeux, pas de bouche. Yeux ouverts comme des rotules vides. Yeux pour nous voir ; trous pour que nous, nous voyions derrière la feuille, à travers elle. Puis Alguima trempe son piquant longuement, le charge de beaucoup d'encre et trace un ferme treillis qui enchâsse, contourne, lie et conclut : Alguima plisse les yeux, sourit et se tourne vers moi: "voilà, prends ce dessin. C'est notre descente par la fissure et les grands éboulis jusqu'en bas".

Ici Alguima dit avec ses lignes noires qui se croisent et se tressent l'armature du monde des hommes ; mais beaucoup de vide, beaucoup de vide, beaucoup d'yeux vides ouverts vers quoi? Beaucoup de ventres vides, gonflés d'un air dont l'oxygène n'est pas né ce matin. Les lignes d'Alguima, comme les métaphores du poème, comme les pas du marcheur par les rochers et les blocs, tracent le réseau de nerfs et de veines qui nourrit la peau de la montagne, la peau de la vie. Mais la peau n'est pas visible, nullement visible, ni caressable, ni atteignable. Elle est retournée. Elle est dérobée. La retournerons-nous un jour, l'aurons assez marchée, assez dite, assez palpée, assez striée ; et déjà l'aurions-nous lacérée et détruite?

Mais Alguima et moi disons non. Cherchons et créons toujours la peau de jour, éloignons celle de nuit. Voici les grandes alvéoles pulmonaires qui évident le dessin d'Alguima, voici les souffles de l'air ombreux et lointain, qui ouvrent la langue, voici l'intuition de la métaphore et de la ligne. Respiration incessante de la montagne, marée haute puis basse puis haute du poème, agissante avancée de la ligne qui taille et recoud le monde.

Ce matin, nous avons jeté sur les brèves peaux étendues à même les dalles, sur nos tissus, des signes, des mots, déjà pliés et roulés dans mon sac, tandis que les grands morts continuent de gronder dans les trous de roche de Bonko. Alabouri, Alguima son fidèle et vigilant second, les peintres m'interdisent d'entendre le grondement des morts. D'entendre le bégaiement rauque, d'entendre la drue question de la montagne de Bonko. Ils ne m'expliquent pas pourquoi. C'est un fait, c'est une parole, la leur, qui nie et pose les choses toutes droites sur elles-mêmes, sur leur base à jamais stable. Discuter, expliquer, cela ne serait pas même envisageable. Mais aussi ils savent très bien que l'érosion existe, que la mort racle, que la peau s'érafle. Et par leurs rites d'initiation et leurs murailles de secrets ils retiennent la vie qui va, ils maîtrisent la vie par leur droiture et leur raideur, par leur férocité et leur ruse, par leurs pas de chasseurs et leurs danses de rêveurs au bord du vide.

Poète venant vivre dans ces montagnes épiques aux formes si simples, habitées de manière si profonde et intégrée par les peintres, j'ai toujours la sensation aiguë que les peintres, intrigués, séduits mais aussi apeurés de mon regard, montrent ce qu'ils veulent bien, tel ou tel jour, montrer, de manière oblique; et même parfois en élaborant ironiquement ou anxieusement des leurres. Mais, en même temps, ils savent bien que mon regard ni le leur ne peuvent tout à fait être masqués, ils savent bien que la vie cherche sans cesse ses voies et chemine, même douloureusement, à travers l'épaisseur de la roche et de la nuit.

Depuis six ans que nous travaillons ensemble à créer au sol nos poèmes-peintures, nous nous connaissons, je crois, un peu moins mal. Le caractère de chacun se découpe avec plus de netteté et moins de ruse. Dissimuler est moins facile. Les épreuves, parfois pesantes, de ces dernières semaines et, en particulier, le voyage tumultueux d'Hamidou en Europe, ont mis en plein jour le statut totalement communautaire, pour eux, de la personne. Les comportements parfois si paradoxaux et si pénibles d'Hamidou en Italie et en France l'ont été au premier chef pour lui-même, désarmé hors de sa communauté; maintes fois, il avait à assumer une parole, une posture ou un geste solitaires et individuels, ce qui lui est aussi impossible qu'impensable. Cent fois avant son voyage il m'avait certes affirmé son souhait de devenir un peintre, un artiste, son appétit de découvrir seul avec moi les montagnes d'où je viens, les villes européennes que je traverse. Une fois sur place sa conduite et ses paroles ont soutenu avec violence l'inverse. Paroles préalables sincères, mais ne l'engageant pas, car il n'y avait pas d'individu à engager, paroles leurres pour me faire plaisir, paroles leurres pour aider son propre rêve à l'aube d'une individualisation.

Hamidou est sans doute le plus sensible et le plus inventif des peintres de Koyo. Les autres agissent et sentent de même, en tout lieu et en tout temps, fondus dans leur propre communauté, indissociables et inséparables, même si leurs styles graphiques sont nettement différents. Tous se tiennent, tout se tient. Ainsi pas de menace. Mais si quelque chose se distingue, si quelqu'un seul s'enhardit sur un chemin où une lumière neuve ne dissimule rien, la menace dresse ses griffes et jette ses sorts. Les peintres l'appellent "dzin" et le disent dans leur langue française "diable". Pourtant l'aventure du signe graphique qu'ils ont décidé de courir depuis six ans avec moi, avec le poète qui pose les signes alphabétiques fondateurs de pensée et de vie, ils la jouent comme une théâtralité que délibérément ils fondent. Mais les morts de Bonko grondent toujours près d'eux et près de moi.

Alguima le montre clairement dans ses dessins, qui sont toujours un réseau de liens. Des trames qui lient. Constance des relations, interdépendance des moindres éléments, rotules et articulations multiples des extraordinaires machineries célibataires qu'il met au jour sur la feuille. Mais pour lui-même ces machineries ne sont ni extraordinaires ni célibataires.

Comment puis-je avec Alguima communiquer, moi qui viens de ce monde du Nord où la parole créatrice cherche sa voie en cheminant contre une pesanteur collective, en

luttant d'abord contre l'opacité inerte d'une sédimentation froide qui étouffe la pensée et la vie? Comment parler et créer en dialogue avec Alguima?

Par le cheminement clair dans la montagne, par son labeur quotidien: c'est ici la manière la plus simple. Alguima est homme des montagnes et je le suis. La forme épique et sans partage d'une montagne nous pose, à chacun de nous, les mêmes questions vitales. Comment vivre ici, comment survivre, où tracer le chemin, où boire à quelle source, de quelle danse préfigurer sa propre mort à venir, où trouver un toit, où aimer, comment s'appeler l'un l'autre par dessus le ravin. Alguima et les peintres trouvent des réponses dans la nuit secrète qui dans une profondeur tumultueuse peuple leur mémoire: j'essaye de comprendre la forme, l'élan et le sens de leurs réponses. Souvent je n'y arrive qu'à demi. Quant à moi, je trouve, pas à pas, des réponses dans la langue dont j'hérite et qui devient la mienne.

Mais pour parler avec Alguima et créer avec lui, et de même pour le faire avec les autres peintres, il me faut passer par la faille très étroite de Bonko tukié, qui m'écorche. Certains jours au village de Koyo, en haut de sa montagne, j'ai le sentiment très net que j'ai mis un pied dans l'autre monde, celui des peintres, et que je suis sur le point de ne pouvoir en revenir. La peau m'est alors retournée, la pensée muée. Les choses ont d'ailleurs faillit tourner à la catastrophe quand mon corps, dans un pur retournement physique, de fatigue et de faiblesse, a cédé et s'est effondré, par chance le lendemain de mon retour en France, ce dernier mois de juillet. L'accident de santé va peut-être mettre un terme à mes voyages là-bas et me boucher à jamais la faille de Bonko. D'ailleurs quelques fois déjà, j'ai éprouvé, seul occidental là-bas, un découragement, seul dans une mer de pensée symbolique et animiste ; et je me demandais quel leurre me faisait encore, malgré tout, croire à une création en dialogue et, simplement, à une possibilité de communiquer.

Je comprends mieux que ma vie, si difficile, à Koyo retourne ma peau, tissu maintenant flottant au vent. L'identité avec laquelle je suis venu à Koyo, avec laquelle j'ai grandi dans mes études et mes années, flotte, dépouille bigarrée que je vois déjà de loin, un peu haut dans le ciel, avec un léger contre-jour qui est le propre de l'adieu. C'est alors, dans cette liberté heureuse et déliée du regard et de la pensée, que la langue du poème se déploie, agit, va et me donne les mots que je pose; je les assume pleinement, en suis heureux, surpris, comblé et ne fais à ce moment aucune expérience du vide ou du deuil.

Je vois alors s'agiter ma peau qui se rétrécit et s'éloigne, je vois qu'elle est l'hypothèse baroque et légère mûrie par des siècles de civilisations. Heureuse et paisible mue de la conscience, qui connaît que le moi est une peau et qui découvre la minceur de cet épiderme. Mais, de leur côté, Alguima et les peintres, qui vivent et pensent par relations et par liens, qui vivent et pensent dans un continuum, vivent-ils à leur manière, en créant les poèmes-peintures avec moi, eux aussi une heureuse mue de la conscience?

Nos chemins réciproques sont à vrai dire si ardu qu'une forme de paresse donne parfois envie de renoncer en disant que la communication entre nous est décidément illusoire

car impossible. Non, je veux y croire; les failles de Bonko tukié existent. L'art en dialogue est une tentative; je mets toute mon audace et toute ma naïveté à m'y engager. Je tiens à oser. Allant et vivant à Koyo, je veux essayer de comprendre ce que dit et ce qu'offre ce monde sans je, sans écriture, sans objet matériel. Aller au bout de ce que je peux tenter avec mes moyens intellectuels et physiques.

Tournant autour de ces difficultés, entrevoyant de plus en plus d'heureuses créations, lucide au demeurant sur les leurres divers et sur ma naïveté propre, j'ai pensé depuis quelques mois trouver un socle sur lequel bâtir une nouvelle phase de notre dialogue; et ce socle permettrait peut-être que nous allions loin. J'ai trouvé le personnage mythique. Celui que nous recueillons et qu'ensemble nous animons d'une vie future.

M'ouvrant progressivement leurs lieux, les peintres m'ont montré et au rythme des mois raconté un lieu particulier: Danka. Très loin du village, une vire large d'une dizaine de mètres, à mi-falaise, surmontée de parois oranges qui la surplombent sur deux cent mètres et dominant une falaise inférieure, aussi grande. Dans un creux de roche, sous un auvent, les peintres m'ont montré quelques signes peints, très anciens, dont le plus élaboré est un damier aux cases meublées inégalement de points. Ce damier, m'a dit Hamidou, a inspiré une grande partie de sa peinture récente sur les murs à l'intérieur de sa maison. Alabouri et les peintres m'ont peu à peu raconté que Danka est une très ancienne implantation humaine sur leur montagne : c'était un "village". Ogo ban ("Le chef rouge/mûr") y faisait régner une paix juste et prospère. Un jour toutefois, des "enfants" aux intentions obscures ont fait tomber du haut de la falaise des pierres sur lui; Ogo ban ne s'est pas remis de ses blessures, s'est retiré dans une autre grotte, on n'a jamais retrouvé son corps. Son cheval, sûrement surnaturel, est resté seul, à mi falaise. Après, la vie des gens s'est troublée; on a dû quitter l'emplacement de Danka, s'installer en haut, au bord de la falaise sommitale. Danka se trouve sur une vire à gauche de la grande cascade de Bonsiri; sur la même vire à droite, se trouvent les ruines qu'Alabouri me montre et que je n'avais jamais aperçues, d'un autre village très ancien, Bondiagiérin; sur un élargissement de la vire, une plate-forme rectangulaire, quatre mètres sur dix, "giérin", place des rites chantés-dansés, célèbre dans la mémoire de tous les Dogon de la région: on s'y réunissait de tous les villages du toro tegu pour de grandes célébrations rituelles. Les peintres ne me disent pas les liens entre ces deux villages. Ils ne me situent pas non plus dans le temps, avant, pendant ou après Ogo ban, la période où a été construit le "toko" de Bonsiri¹, entre les deux villages, presque au long de la cascade; mais ils disent avec une assurance définitive que les ancêtres ont décidé d'équiper en "escaliers" cette faille verticale, ont enjoint avec des paroles magiques à de grandes

¹ note de novembre 2010: c'est un an plus tard que le mythe se complète. C'est Ogo ban lui-même, homme dont la parole était d'une intégrité et d'une densité considérables, qui a dialogué avec les pierres aux formes parfaites, donc les pierres paroles, pour qu'elles aillent en une nuit se coincer seules dans la grande fissure, constituant ainsi le toko vertigineux de Bonsiri.

pierres plates d'y monter seules et de s'y coincer afin d'y former les degrés des "escaliers" - en fait des aménagements pour l'escalade - qui subsistent encore. Entre le début de ce toko, le plus hardi et le plus beau de la montagne, et la cascade, sous un bel auvent de grès suspendu au dessus du vide, Alguima et Hamidou les premiers il y a deux ans, puis Alabouri cet été m'ont montré des signes peints, complexes, très anciens pour certains et récents pour d'autres. Alabouri m'explique en outre qu'on vient y effriter une pierre dont la poussière forme une poudre explosive particulièrement efficace que l'on transforme sur place à l'aide d'un feu vif qui noircit une partie du plafond de l'auvent.

Le lendemain de la visite avec Alabouri à l'auvent peint de Danka, je propose aux peintres que nous travaillions sur la figure d'Ogo ban. Je prenais un risque, celui d'entrer de plain pied dans le mythe, et de tutoyer une figure de grand Ancêtre, dont je comprenais qu'il constituait une référence absolue pour tous ici, tenue toutefois secrète aux étrangers. Des dessins magnifiques naissent aussitôt sous les piquants de porc-épic.

A mi hauteur de la falaise, sous son auvent de roche penché sur le vide, devant le beau damier qu'il a peut-être peint lui-même, Ogo ban vit sur un seuil. Il est lui-même un seuil, que les peintres et Alabouri, m'offrent et me tolèrent. Ils pensent la situation mûre et mon initiation suffisante; j'ai moi-même aidé cette évolution en ne cachant jamais mon appétit de parcourir la montagne et d'en découvrir les sens et les élans poétiques. Ogo ban, seuil de la mémoire acceptable, visible et ce jour-là enfin communicable, Ogo ban, qui vit au bord du vide, à mi hauteur, Ogo ban qui pourrait aussi bien s'appeler l'Homme-Risque. Ogo ban, l'homme qui franchit sans cesse dans un sens puis l'autre son propre Bonko tokié. Ogo ban, l'homme mythique qui accompagne la montée magique des pierres, mais aussi celui qui est tué par des pierres jetées par des enfants.

Les peintres savent très bien ce que sont les pierres mobiles. Celles dressés pour les sacrifices animistes qu'ils pratiquent encore couramment. Mais tout aussi bien celles que nous choisissons, peignons de mes mots et de leurs signes et dressons enfin en "installations" au cœur du lieu, ici et là, sur le plateau sommital, sur tel sommet que les "génies" et la foudre des tornades habitent.

Le soir, après les premiers dessins d'Ogo ban vivant et ceux d'Ogo ban mort, nous créons trois poèmes-peintures que la figure d'Ogo ban inspire. A la nuit tombante Alguima dit en me lisant une figuration qu'il vient de peindre sur le tissu: "ce sont les peintres et toi, nous six, car nous sommes tous les descendants d'Ogo ban".

Aube d'une histoire, d'un rire, d'une théâtralité. Ce mois de juillet Alguima et moi créons avec la figure d'Ogo ban; Alguima en fait venir au grand jour le réseau graphique et les articulations ouvertes comme des bouches, mes mots courent dans le ciel, où Alguima jette en souriant les filets de ses mailles; Ogo ban s'échappe en riant et réapparaît au bout

de la feuille, du tissu. Les mots rebondissent. Le dessin agite son treillis qui se roule et s'aère, la métaphore du poème est plus libre que jamais. Le récit mythique ouvre la lumière sur la parole qui s'écrit. Quel dessin s'engage, quel poème, quel poème-peinture, nous engagent vers quelle terre de la modernité, entièrement nouvelle?



Prima parte

La fenditura stretta

con dieci disegni all'inchiostro di Alguima Guindo, a tutta pagina

Per un'intera giornata, sotto un terribile sole a picco che ci brucia la schiena, lavoriamo sulle lastre di Séidou Panga, a due ore di cammino dal villaggio. Gli uragani della stagione delle piogge hanno lasciato un'acqua abbondante che defluisce in una faglia della roccia, lungo le pareti. Realizziamo nuovi poemi-pitture su tre tessuti rossi: io vi pongo e dipingo le parole, i pittori vi posano i segni, curvi sul suolo a torso nudo; tutti noi, di volta in volta inginocchiati o accovacciati, operiamo sul tessuto, su questa sottile pelle di fili intrecciati gli uni agli altri, diamo vita alla nostra creazione, alla nostra ipotesi ardua e ingenua, ferma e spontanea sotto gli occhi impietosi del cielo.

Anche i nostri occhi vedono quello che abbiamo posato su queste semplici pelli di tessuto che abbiamo disteso per terra. E' un'avventura libera e intensa, ne rimango sempre stupito, quella che ogni poema-pittura intraprende con tranquillità sul filo dell'invenzione, pienamente inserita nella modernità della nostra epoca differente da tutte le altre. Non so che cosa i pittori pensano, che cosa vedono in questi poemi-pitture: di certo uno scuotimento delle loro credenze e delle loro percezioni abituali dei luoghi in cui vivono, un sommovimento a cui ora guardano con fiducia. Senza dubbio anche una rappresentazione teatrale che nel corso degli anni è venuta costruendo il suo rituale.

Il trittico è completato, già asciutto; beviamo il terzo bicchiere di tè che Hama ha fatto bollire a fuoco lento su alcune braci nella grotta che fiancheggia le lastre rocciose. E' tempo di lasciare la montagna di Koyo per raggiungere subito l'oasi di Boni, in pianura, dove mi aspettano. Alabouri e tre pittori mi ci accompagnano.

Ripiegato il materiale nello zaino, rimessi i sandali ai piedi, costeggiamo le grandi sporgenze di arenaria arancione che, sopraelevate, orlano l'altopiano sommitale prima di tuffarsi verticalmente per parecchie centinaia di metri verso la pianura. Dal bordo del vuoto, attraverso una breccia quadrata, guardiamo la pianura sottostante, l'oasi avvolta dalla bruma prodotta dalla calura. Rasentando poi una sporgenza che mi ha sempre interessato e attratto, vi scorgo all'improvviso, dopo sei anni!, una lunga tettoia scavata dall'erosione, piena di piccole costruzioni in terra disposte a intervalli regolari, al riparo sotto la copertura dello strapiombo. Costruzioni tellem, chiaramente, che ormai riconosco dal momento che i pittori me ne hanno mostrate molte sul loro altopiano. Domando ad Alabouri come si chiama questo antico villaggio: "Bonko". Propongo di andarci insieme, come facciamo ogni volta che i pittori mi vedono scoprire un nuovo sito tellem. "Non se ne parla nemmeno, mi dice Alabouri. Ci sono ancora dei morti là dentro, ossa, teschi. Molti "geni", molti poteri, molti pericoli. Se ti avvicini troppo, anche di venti metri, rischi di contrarre delle malattie terribili che distruggeranno i tuoi polmoni e le tue ossa". I pittori ascoltano Alabouri e rimangono in silenzio. Continuiamo a

costeggiare la sporgenza, tenendoci a distanza. Il vallone utilizzato abitualmente per scendere verso Boni comincia qualche centinaio di metri più lontano.

Poi, in un modo tanto improvviso quanto sorprendente, Alabouri propone di scendere attraverso Bonko tokié, subito. Ci ero passato parecchie volte, ma sempre in risalita. Una faglia strettissima, impressionante. D'altra parte, è proprio al suo sbocco che uno dei pittori, Hamidou, ed io avevamo snidato e alla fine catturato una lince tre anni fa, una caccia diventata mitica e celebrata di notte dalle cantanti sacre del villaggio. Va bene, si va nella fenditura. Le pareti ocra si avvicinano così strettamente che in certi punti è possibile avanzare solo di fianco, graffiandosi. Un lungo sfregamento, a tratti doloroso, con tutta la pelle raschiata dai grani della roccia. Qualche decina di metri di strenua fatica, verso la luce abbagliante dell'uscita in basso. Poco prima del termine, le pareti brillano di una luce infuocata: ed eccoci, col corpo sudato, graffiato, esposti all'azione ustionante di un altro sole, nel soffio di un'altra atmosfera, al di sopra della distesa di blocchi ai piedi della falesia sommitale, pronti a precipitarci lungo il pendio verso la pianura come i massi e gli uccelli rapaci.

Scendiamo nell'aria infuocata, di roccia in roccia, le mie ginocchia soffrono. Ci allontaniamo rapidamente dalla sommità; intorno solo qualche cespuglio spinoso che il vento smuove rumorosamente. Poi ancora dei blocchi tra i quali saltare, ancora blocchi. Qui, tra enormi rocce, Alabouri mi fa notare delle sovrapposizioni, quasi invisibili, di pietre piatte: "esse permettono un percorso in orizzontale che si snoda tutto intorno alla nostra montagna; solo gli abitanti del nostro villaggio lo conoscono. Così gli antenati, aggiunge Alabouri, hanno creato un cammino segreto che permette di andare dalla base di un toko a quella di un altro, - dalla base di un dirupo verticale nascosto a quella di un altro - collegando i terrazzamenti coltivati gli uni agli altri, senza che mai le genti della pianura se ne accorgano". Un reticolo di vigilanza, di astuzia e di diffidenza tessuto sulla pelle della montagna.

Nella luce accecante, si scende faticosamente nel ghiaione terminale. E, alla fine, ecco la pianura, dove la polvere calda corre radente il suolo. Raggiungiamo la tettoia tamashek di ramaglie secche e di imprecisati tessuti che mi accoglie a Boni da sei anni. Aspettiamo che la calura si attenui un po' per andare a salutare qualche persona nell'oasi. Alguima mi dice: "tira fuori il recipiente dell'inchiostro e gli aculei di porcospino, si va a disegnare". In effetti l'ombra invoglia a farlo. Ma prima un tè, che Hama sta già preparando.

Con mano ferma e tranquilla, lentamente, Alguima fa stridere lo stilo sulla carta: organizza in modo premeditato il suo percorso sulla superficie tesa, avanza e traccia la sua via, va dritto di qua, gira tortuosamente di là, ritorna in senso inverso aggirando una vasta zona che lascia stupefatta. Non senza qualche rigidità, ma anche con una sensibilità inquieta e vigile. Ecco un cerchio accompagnato da un triangolo: una testa e un busto; quattro piccole parallele: le gambe. E allora Alguima disegna, nella doppia traiettoria delle gambe, a intervalli regolari, dei cerchi, in numero di sei, noduli vuoti, articolazioni, bolle di desiderio e di pensiero, grossi blocchi d'aria posati proprio sul bordo del vuoto dove il personaggio va a precipitarsi, e invece no, da dove nasce grazie all'efficacia

soprannaturale dell'inchiostro. Sulla superficie rigida ma che ondeggia di desiderio sotto la seducente furia dei tratti, Alguima traccia un nuovo cerchio, il suo triangolo, i pilastri vuoti delle gambe, i misteriosi cerchi-articolazioni. In silenzio. Solo lo stridere dello stilo di porcospino su tutta l'estensione. Ancora tre figure. Aggiunge dei piccoli cerchi vuoti per gli occhi, niente bocca. Occhi aperti come delle rotule vuote. Occhi per vederci; buchi per permetterci di guardare dietro il foglio, attraverso il foglio. Poi Alguima immerge il suo stilo lungamente, lo sovraccarica di inchiostro e traccia un solido reticolo che incastra, aggira, lega e conchiude. Alguima socchiude gli occhi, sorride e si volge verso di me: "ecco, prendi questo disegno. E' la nostra discesa attraverso la fenditura e il grande ghiaione fino alla pianura".

Qui Alguima rappresenta, con le sue linee nere che si incrociano e si intrecciano, la struttura portante del mondo degli uomini; ma perché tutto quel vuoto, perché tutti quegli occhi vuoti, aperti verso che cosa? Molti ventri vuoti, rigonfi di un'aria nella quale non c'è ossigeno stamattina. Le linee di Alguima, come le metafore del poema, come i passi di chi cammina tra le rocce e i blocchi, tracciano il reticolo di nervi e di vene che nutre la pelle della montagna, la pelle della vita. Ma la pelle non è visibile, per niente visibile, non la si può accarezzare, non la si può raggiungere. E' stata rovesciata. E' stata sottratta. La ricostruiremo un giorno, dopo averla lungamente percorsa, raccontata, tastata, striata? E l'avremmo già lacerata, distrutta?

Alguima ed io diciamo di no. Cerchiamo e creiamo sempre la pelle di giorno, teniamo a distanza quella di notte. Ecco i grandi alveoli polmonari che appaiono nel disegno di Alguima, ecco i soffi dell'aria ombrosa e lontana che aprono la lingua, ecco l'intuizione della metafora e della linea. Respirazione incessante della montagna, marea alta poi bassa poi alta del poema, progressione attiva della linea che taglia e ricuce il mondo.

Questa mattina abbiamo sparso sulle piccole pelli distese direttamente sulle lastre, sui nostri tessuti, già piegati e arrotolati nel mio zaino, dei segni, delle parole, mentre i grandi morti continuano a brontolare nelle cavità rocciose di Bonko. Alabouri, Alguima, il suo fedele e vigile assistente, i pittori mi proibiscono di ascoltare il frastuono minaccioso dei morti. Di sentire il balbettamento rauco, di sentire la domanda serrata della montagna di Bonko. Non mi spiegano perché. E' un fatto, una parola, la loro, che nega e rimette le cose dritte su se stesse, sulla loro base sempre stabile. Discutere, spiegare, ciò non sarebbe possibile. Ma essi sanno anche molto bene che l'erosione esiste, che la morte raschia, che la pelle si graffia. E attraverso i loro riti di iniziazione e le loro muraglie di segreti, essi prendono in considerazione la vita che va, controllano la vita con la loro rettitudine e il loro rigore, con la loro ferocia e la loro astuzia, con i loro passi di cacciatori e le loro danze di sognatori sull'orlo dell'abisso.

Da poeta che viene a vivere su queste maestose montagne dalle forme tanto semplici, abitate in maniera così profonda e integra dai pittori, ho sempre la sensazione intensa che essi, incuriositi, sedotti ma anche impauriti dal mio sguardo, mostrino solamente ciò che in quella particolare circostanza vogliono mostrare, in modo obliquo; e anche, talvolta, elaborando ironicamente o ansiosamente dei diversivi. Ma, nello stesso tempo, essi sanno bene che né il mio sguardo né il loro possono essere del tutto mascherati, sanno bene che la vita cerca incessantemente le sue strade e procede, anche dolorosamente, attraverso lo spessore della roccia e della notte.

Dopo sei anni che lavoriamo insieme a creare sul suolo i nostri poemi-pitture, noi ci conosciamo, credo, sicuramente di più. Il carattere di ciascuno si rivela con sempre più nettezza e meno infingimenti. Dissimulare è meno facile. Le prove, talvolta pesanti, di queste ultime settimane e, in particolare, il viaggio tumultuoso di Hamidou in Europa, hanno chiarito lo statuto assolutamente comunitario, per loro, della persona. I comportamenti talvolta così paradossali e penosi di Hamidou, in Italia e in Francia, sono stati tali in primo luogo per lui stesso, sperduto fuori dalla sua comunità; molte volte ha dovuto farsi carico di una parola, di un atteggiamento o un gesto solitari e individuali, cosa che gli riesce tanto difficile quanto impensabile. In tante circostanze, prima del suo viaggio, mi aveva certamente manifestato il suo desiderio di diventare un pittore, un artista, la sua voglia di scoprire da solo insieme a me le montagne da cui provengo, le città europee che attraverso. Una volta sul posto, la sua condotta e le sue parole hanno dimostrato in modo aggressivo l'opposto. Parole in precedenza sincere, ma che non lo coinvolgevano, parole ingannevoli per farmi piacere, parole illusorie per alimentare il suo sogno all'alba di una individualizzazione.

Hamidou è senza dubbio il più sensibile e il più inventivo dei pittori di Koyo. Gli altri agiscono e sentono allo stesso modo, in ogni luogo e in ogni tempo, uniti nella loro comunità, indissociabili e inseparabili, anche se i loro stili grafici sono nettamente differenti. Tutti sono in stretto rapporto, tutto è collegato. Nessuna minaccia, in questo modo. Ma se qualcosa si distingue, se qualcuno si spinge da solo su una strada dove una luce nuova non nasconde nulla, la minaccia alza i suoi artigli e getta i suoi malefici. I pittori la chiamano "dzin" e nel loro francese la dicono "diavolo". Tuttavia l'avventura del segno grafico che essi hanno deciso di affrontare da sei anni insieme a me, con il poeta che posa i segni alfabetici fondatori di pensiero e di vita, la vivono come una teatralità che costruiscono deliberatamente. Ma i morti di Bonko rumoreggiano sempre, vicino a loro e vicino a me.

Alguima lo mostra chiaramente nei suoi disegni, che sono sempre una rete di legami. Delle trame che uniscono. Costanza di relazioni, interdipendenza dei minimi elementi, rotule e articolazioni molteplici degli straordinari marchingegni solitari che egli crea sulla carta. Ma per lui questi congegni non sono né straordinari né singolari.

Come posso comunicare con Alguima, io che provengo da quel mondo del nord dove la parola creatrice cerca la sua strada facendosi largo in una pesantezza generalizzata,

lottando in primo luogo contro l'opacità di una sedimentazione fredda che soffoca il pensiero e la vita? In che modo parlare e creare in dialogo con Alguima?

Attraverso il cammino limpido tra le montagne, attraverso la sua fatica quotidiana: è questa la maniera più semplice. Alguima è un uomo delle montagne, come me. La forma maestosa e indivisa di una montagna pone a ognuno di noi le medesime questioni vitali. Come vivere qui, come sopravvivere, dove tracciare il sentiero, a quale sorgente bere, con quale danza prefigurare la propria morte futura, dove trovare un riparo, dove amare, come chiamarsi l'un l'altro dall'alto di un burrone. Alguima e i pittori trovano le risposte nella notte segreta che in una profondità tumultuosa popola la loro memoria: io cerco di comprendere la forma, lo slancio e il senso delle loro risposte. Spesso non vi riesco che in parte. Quanto a me, io trovo delle risposte, passo dopo passo, nella lingua che mi si offre e che diventa la mia.

Ma per parlare con Alguima e creare con lui, e lo stesso vale con gli altri pittori, è necessario che io passi attraverso la faglia strettissima di Bonko tokié, che mi scortica. In certi giorni al villaggio di Koyo, sulla cima della sua montagna, ho la sensazione nettissima di aver messo un piede nell'altro mondo, quello dei pittori, e che sono arrivato al punto di non potere più tornare indietro. La pelle allora mi si rigira, il pensiero muta. Le cose del resto si sono volte al peggio quando il mio corpo, per un naturale tracollo fisico, dovuto alla stanchezza e alla debolezza, ha ceduto ed è collassato, per fortuna il giorno dopo il mio ritorno in Francia, in quest'ultimo mese di luglio. Il malanno fisico potrebbe mettere fine ai miei viaggi laggiù e chiudermi per sempre la faglia di Bonko. Del resto già qualche altra volta ho provato, unico occidentale laggiù, uno scoraggiamento, da solo in un mare di pensiero simbolico e animista; e mi chiedevo quale illusione mi facesse ancora, malgrado tutto, credere a una creazione in dialogo e, semplicemente, a una possibilità di comunicare.

Capisco meglio che la mia vita a Koyo, molto difficile, rovescia la mia pelle, che ora è un tessuto che fluttua nel vento. L'identità con la quale sono venuto a Koyo, con la quale sono cresciuto nei miei studi e negli anni, fluttua, è una spoglia dai molti colori che vedo già allontanarsi, alta nel cielo, in un lieve controluce che è tipico dell'addio. E' allora, in questa libertà felice e sciolta dello sguardo e del pensiero, che la lingua del poema si dispiega, agisce, va e mi dona le parole che utilizzo; le faccio mie completamente, ne sono lieto, sorpreso, ricolmo e in quel momento il vuoto e il dolore sono lontani da me.

Vedo allora agitarsi la mia pelle che si restringe e si allontana, vedo che essa è l'ipotesi barocca e leggera maturata in secoli di civiltà. Una opportuna e piacevole metamorfosi della coscienza, che capisce che l'io è un involucro e ne svela tutta l'insignificanza. Ma, da parte loro, Alguima e i pittori, che vivono e pensano attraverso relazioni e legami, che vivono e pensano in un continuum spazio-temporale, avvertono anch'essi, creando i poemi-pitture con me, un felice cambiamento della coscienza, sia pure a modo loro?

I nostri reciproci cammini, a dire il vero, sono talmente ardui che una forma di pigrizia fa venire voglia talvolta di rinunciare, dicendo che la comunicazione tra noi è decisamente

illusoria perché impossibile. Invece io desidero crederci; le faglie di Bonko tókíé esistono. L'arte in dialogo è un tentativo; metto tutta la mia audacia e tutta la mia spontaneità in questo impegno. Ci tengo a provare. Andando e vivendo a Koyo, voglio cercare di comprendere cosa dice e cosa offre questo mondo senza io, senza scrittura, senza oggetti materiali. Andare fino al limite di ciò che posso tentare con i miei mezzi intellettuali e fisici.

Girando attorno a queste difficoltà, intravedendo la possibilità di creazioni sempre migliori, abbastanza lucido sui diversi ostacoli e sulla mia personale ingenuità, ho pensato da qualche mese di trovare una base sulla quale costruire una nuova fase del nostro dialogo; una base che potrebbe permetterci di andare lontano. Ho trovato il personaggio mitico, colui che raccogliamo e che insieme animiamo di una vita futura.

Facendomi conoscere progressivamente i loro spazi, i pittori mi hanno mostrato, e nel corso dei mesi mi hanno raccontato, un luogo particolare: Danka. Molto distante dal villaggio, una sporgenza pianeggiante larga una decina di metri, a metà della falesia, sormontata da pareti arancione che la sovrastano per duecento metri, e che domina a sua volta su una falesia più in basso, anch'essa grande. In una cavità rocciosa, sotto una tettoia, i pittori mi hanno mostrato dei segni dipinti, antichissimi, il più elaborato dei quali è una scacchiera dalle caselle riempite irregolarmente di punti. Questa scacchiera, mi ha detto Hamidou, ha ispirato gran parte della sua pittura recente sui muri interni della sua casa. Alabouri e i pittori mi hanno un po' alla volta raccontato che Danka è un insediamento umano molto antico sulla loro montagna: in origine era un "villaggio". Ogo ban ("Il capo rosso/saggio") vi faceva regnare una pace giusta e prospera. Tuttavia un giorno dei "bambini" dalle intenzioni oscure hanno fatto precipitare dall'alto della falesia delle pietre su di lui; Ogo ban non si è più rimesso dalle ferite, si è ritirato in un'altra grotta, il suo corpo non è mai stato ritrovato. Il suo cavallo, sicuramente soprannaturale, è rimasto solo, a metà della falesia. In seguito, la vita delle persone è stata sconvolta; dovettero abbandonare l'insediamento di Danka e installarsi in alto, sul bordo della falesia sommitale. Danka si trova su una sporgenza pianeggiante a sinistra della grande cascata di Bonsiri¹; sulla stessa sporgenza, a destra, si trovano le rovine di Bondiagéirin, un altro villaggio antichissimo che Alabouri mi mostra e di cui non mi ero mai accorto; su uno slargo della sporgenza, una piattaforma rettangolare di quattro metri per dieci, "giérin", il posto consacrato ai riti cantati-danzati, celebre nella memoria di tutti i Dogon della regione: vi si riunivano da tutti i villaggi di lingua toro tegu per delle grandi celebrazioni rituali. I pittori non mi spiegano i legami tra questi due vilaggi. Non mi situano nel tempo, prima, durante o dopo Ogo ban, il periodo in cui è stato costruito il "toko" di Bonsiri, tra i due villaggi, praticamente lungo la cascata; ma affermano con assoluta sicurezza che gli antenati hanno deciso di sistemare "a scalinata" questa faglia verticale, hanno ordinato con parole magiche a delle grandi pietre piatte di salire da sole e di serrarsi in modo da formarvi i gradini delle "scalinate" - ne hanno fatto dei supporti

per la salita - che ancora esistono. Tra l'inizio di questo toko, il più ripido e il più bello della montagna, e la cascata, sotto una bella tettoia di arenaria sospesa al di sopra del baratro, Alguima e Hamidou per primi due anni fa, poi Alabouri questa estate mi hanno mostrato dei segni dipinti, complessi, molto antichi per alcuni e recenti per altri. Alabouri mi spiega inoltre che vengono qui a sgretolare una pietra la cui polvere forma una miscela esplosiva particolarmente efficace che viene trasformata sul posto con l'aiuto di un fuoco vivo che annerisce una parte del soffitto della tettoia.

Il giorno successivo alla visita con Alabouri alla tettoia dipinta di Danka, propongo ai pittori di lavorare sulla figura di Ogo ban. Correo un rischio, quello di entrare in modo precipitoso nel mito, e di familiarizzare con una figura di grande antenato che capivo essere qui un riferimento assoluto per tutti, tenuto tuttavia segreto agli stranieri. Magnifici disegni nascono ben presto sotto gli aculei di porcospino.

A metà altezza della falesia, sotto una tettoia di roccia sospesa nel vuoto, davanti alla bella scacchiera che forse ha dipinto lui stesso, Ogo ban vive su una soglia. Lui stesso è una soglia, che i pittori e Alabouri mi mostrano e mi fanno varcare. Valutano la situazione matura e la mia iniziazione sufficiente; io stesso ho favorito questa evoluzione, senza mai rinunciare al mio desiderio di percorrere la montagna e di scoprirne i sensi e gli slanci poetici. Ogo ban, soglia della memoria accettabile, visibile e quel giorno finalmente comunicabile; Ogo ban che vive sul bordo del vuoto, a mezza altezza; Ogo ban che avrebbe potuto benissimo chiamarsi l'Uomo-Rischio. Ogo ban, l'uomo che attraversa senza sosta in un verso e poi nell'altro il suo Bonlo tókíé. Ogo ban, l'uomo mitico che accompagna la salita magica delle pietre, ma anche colui che viene ucciso dalle pietre gettate da alcuni bambini.

I pittori sanno molto bene cosa sono le pietre mobili. Quelle drizzate per i sacrifici animisti, che praticano ancora oggi. Ma, altrettanto bene, quelle che noi scegliamo, dipingiamo con le mie parole e i loro segni e solleviamo infine come "installazioni" nel cuore del luogo, qua e là, sull'altopiano sommitale, su quella particolare cima abitata dai "geni" e dalla folgore degli uragani.

La sera, dopo i primi disegni di Ogo ban vivo e quelli di Ogo ban morto, creiamo tre poemi-pitture ispirati alla sua figura. Al calare della notte, mentre mi mostra una raffigurazione che ha appena dipinto sul tessuto, Alguima mi dice: "questi sono i pittori e te stesso, noi sei, perché siamo tutti discendenti di Ogo ban".

Alba di una storia, di una risata, di una teatralità. In questo mese di luglio Alguima ed io creiamo con la figura di Ogo ban; Alguima ne fa venire alla luce il reticolo grafico e le articolazioni aperte come bocche, le mie parole corrono nel cielo, dove Alguima getta

sorridendo i fili delle sue reti; Ogo ban fugge sorridendo e riappare alla fine del foglio, del tessuto. Le parole saltellano. Il disegno agita il suo reticolo che si arrotola e prende aria, la metafora del poema è più libera che mai. Il racconto mitico diffonde la luce sulla parola che si scrive da sola. Quale disegno vi si incastra, quale poema, quale poemapittura ci spinge, e verso quale terra della modernità, totalmente nuova?

¹ Nota del novembre 2010: è un anno dopo che il mito si completa. E' lo stesso Ogo ban, uomo la cui parola era di una integrità e di una densità considerevoli, che ha dialogato con le pietre dalle forme perfette, dunque delle pietre-parole, affinché andassero a sistemarsi da sole nel corso della notte nella grande fenditura, creando così il toko vertiginoso di Bonsiri.



Deuxième partie

Paroles par la pluie et le vent

avec dix-huit dessins à l'encre, chacun au format A4, d'Alguima Guindo, Belco Guindo, Dembo Guindo, Hama Alabouri Guindo, Hamidou Guindo et Yacouba Tamboura

La nuit lourde

Le ciel a posé sa main la plus lourde sur le dos de la terre et le frotte. De la fièvre et de l'odeur de peau chaude rampent en bas de l'air. La nuit n'apaise pas mais la main épaisse du ciel appuie et épaissit l'obscurité. Je dors dehors sur le sol, juste une natte pour ne pas manger la poussière, juste un drap pourtant déjà trop chaud. La main du ciel appuie sur mon torse. Je me retourne pour libérer mon souffle et mes bras. La main appuie sur mes coudes et sur mes hanches. Je me rendors sans voir les étoiles. Le ciel est trop bas.

La nuée bosselée

Pas de levée étincelante de la lumière par derrière la falaise ce matin, pas de lent chant silencieux de l'aube du monde. Une lueur grise. Le ciel reste bas. Mais n'ose plus appuyer sa main, cache ses doigts, ses mille doigts. Il les plie. Il les serre. Articulations et phalanges grises et noueuses tournées contre nous, contre le sol, contre les chameaux et les chèvres qui remuent inquiètes. Les trois arbres ne bougent pas. Mille doigts roulés et pliés, mille bourrelets de nuages sombres, bosselés, serrés, drus et gris et noirs. Qui raclent.

Longtemps nous attendons, longtemps, depuis l'aube, ce qui se tait et se prépare et tous, hommes et bêtes, retiennent leur souffle. On range les tissus, les vêtements, les Calebasses, on presse les enfants vers les abris. On attend et regarde les doigts qui ne se sont pas encore ouverts et refusent, pourquoi, d'atteindre notre sol.

Le grondement derrière la montagne

Orange la falaise est grise. Elle s'est durcie dans la nuit. Elle creuse son ventre. A son point le plus haut, à son extrémité sud, là où le regard se perd, les nuages se pressent et se serrent encore plus nombreux. S'amassent avant de charger.

Un grondement derrière la falaise, dans les nuages noircis qui se massent derrière elle, là-bas. On racle et grogne. “Attends”, dit là-bas une voix de ciel et de nuée, dit là-bas une voix de sable et d’épines, “attends encore, attends”. Elle parle à tous horizons, à toute oreille, aux oiseaux effrayés, aux serpents nerveux, aux bergers qui serrent leurs lambeaux de toile bleue sur leurs longs os, aux branches des arbustes qui se crispent. Au cultivateur qui se presse de finir de biner sa terrasse à mi-pente et puis court vers la grotte. Elle grommelle. Les hordes de nuages courts s’assombrissent. La voix de poussière et de vent noir se multiplie. La voix nombreuse gratte la terre profonde sous le socle de la falaise. La voix se cogne à son ombre qui racle sol et roche. La voix nombreuse s’étrangle. La voix remonte et roule contre les mille nuages noirs qui piétinent, tête en bas, et n’arrivent plus à voir les montagnes, les falaises et les hommes. La voix tend ses bras, trente deux bras vers rien et tout lui échappe mais ne s’enrage pas.

Le vent de poussière

Trente deux nuages jaunes surgissent du sol derrière l’extrémité sud de la falaise. Nuages jaunes qui enflent très vite et roulent leurs épaules et se hissent, regardent par dessus la montagne, vont manger la montagne. Mais : boursoflures jaunes sans yeux ni bouche ni orifice. On les aperçoit ici depuis l’abri de roche, depuis le seuil de la hutte de branchages, on se dresse sur la pointe des pieds pour les voir par dessus les murs de briques de terre, par dessus l’échine des bœufs. Oui, c’est le grand vent qui lime, c’est “kunso”, le vent de poussière. Il accourt très vite. Les trente deux nuages jaunes grandissent cent trente deux et six cents et montent en roulant jusqu’aux bourrelets de nuages gris et déferlent sur nous avec la violence des plus grandes vagues sèches. Très violent le vent jaune rage en tous sens. Pas le vent. La poussière violente jaune qu’il soulève partout, les débris, la paille, les cailloux, les familles de grains et les hordes de feuilles sèches, les cailloux, les herbes blanches et les brindilles, les crottes des chèvres et les cailloux. La poussière jaune noue ma gorge, rampe sous mes vêtements et crisse sur ma langue. Est-ce que j’arrive à respirer? Je ne vois plus la falaise. Je ne vois plus mes pieds sur le sol que les cailloux strient. Je ne vois plus mes jambes que le vol des grains de sable et des épines lime. La poussière, la poussière jaune en rage court plus vite que les yeux et que le vent. Et soudain l’air fraîchit.

Les grands déversements

Scindant la poussière jaune épaisse, la main a plongé dans le sol ses dix mille doigts gris. D’un seul coup quelque chose de lourd tombe sans bruit et cogne et pénètre le sol. Et tombe. Ecarte la poussière. La falaise, j’ai juste le temps de la voir, encore plus sombre,

arc-boutée sur sa dure soif. Encore tombent les sept cents doigts d'eau tiède, gouttes épaisses qui cognent la tête et les épaules, trente mille doigts. Vêtements trempés, l'eau roule entre mes cotes, entre mes jambes, dans ma bouche. J'entre trop tard sous l'abri. C'est alors que les grands fracas commencent. La foudre tombe très près. La pluie se rue. Les rideaux d'eau se précipitent sans cesse. Le sol se creuse sous les chutes, les flaques, les mares montent partout. La foudre tombe trente fois. Je n'arrive pas à voir tous les éclairs. Si drue la pluie que la falaise disparaît à nouveau. Et la foudre. Et le torrent qui se forme et cherche son chemin de serpent entre les levées de sable et les pierres. Et la foudre et les roulements incessants du tonnerre à tous les points de l'horizon que plus personne ne voit.

Ici la voix joint les coups de tonnerre et leur fait lancer: "tu veux l'eau. Tu as crié de soif. Tu as rêvé de la mer douce et immense dont tu ne connais même pas la forme et le sel. Tu quémandes tout le long de tes journées. Tu passes tes nuits à retenir ta langue qui se dessèche à force de chanter tes demandes sableuses. Tu te tiens à cheval sur l'échine du rêve et crois le guider vers moi. J'aime que tu me cherches. Je n'aime pas que tu me veilles. Même proche de toi, je vis par l'éloignement. Je t'abreuve mais tu ne verras jamais mon visage. Je ne montre que mes doigts, et encore jamais tous, je les serre et un matin, je les pointe vers toi quand j'ai décidé de t'aimer. Je dis et refuse. Je pénètre, traverse et te, toi, laisse éreinté sur le sol que j'ai gorgé plus que toi. Je t'ai nourri. Je te nourris ce matin à nouveau. Tu grandis par mes nouvelles phrases, toi qui les entends comme des cris et t'efforces d'en garder les bribes et les minces fibres que tu confonds avec ce qui t'a éraflé les jambes, c'était le vent de la poussière, mon fils qui court en jouant juste devant moi."

Les cascades dans Zuku

Rideaux de pluie maintenant moins denses, moins agités, moins de craquements du ciel et de tonnerres retentissants. Pluie encore, pluie encore, mais comme européenne. Je vois à nouveau le ciel, nuées moins serrées, gris toujours, gris plus clair, que le vent presse vers le Nord, par dessus la falaise d'Isim et par dessus celle de Zuku.

Des bruits nouveaux descendent du haut de celle de Zuku, ronflements drus, émiettements, effritements. Par les brèches du haut de la falaise, par les créneaux, par les failles, je vois des cascades qui naissent et se précipitent dans le vide. Eau beige et blanche, hâtive et brutale. Eau bruyante, même d'ici, six cents mètres plus bas. Vingt cascades. Langues d'eau que la falaise et le ciel qui s'y accoude tentent de mêler et de tordre ensemble, désir nu violent. Vingt quatre cascades que la pierre et le vent jettent en deux cent quarante questions drues blanches. Mais qui les comprend? Que dit l'eau enragée que le ciel a jetée et que les dalles et les roches chassent et lancent dans le vide?

Les quarante huit cascades de Zuku grossissent. Le vent roule à toute force sur le faite de la falaise, roule à toute force contre le flanc de la falaise. Le vent prend l'eau des cascades, prend les voix des cascades, prend les bras et les torses de l'eau, prend les hanches et les seins, prend, prend. Et les noue et les broie et les jette à nouveau. Le bas n'existe plus pour l'eau. L'eau s'éparpille dans le vent horizontal. Les cascades meurent, sans cri, sans chant dans les longs filets de vapeur blanche qui brillent et meurent en riant contre le haut des parois.

Bonsiri horizontale

Il nous faut monter au village, en haut de sa montagne, face à Zuku. Je regarde sa falaise, où l'eau se jette aussi sans aboutir. Gronde, gronde vers le nord de la falaise. Gronde quelque chose que je vois, loin plusieurs kilomètres là-bas, blanc. Que je n'avais jamais vu, jamais entendu. Se gonfle perpendiculairement à la falaise et tend sa forme en voile enflée de chair claire et de feu blanc. Enfle et bouge en tourbillonnant dans son énorme sein qui enfle. Ronfle jusqu'ici. C'est la cascade de Bonsiri, que chaque tornade remet en eau. Qui fait exulter les gens. On s'y précipite alors, on s'y lave, nu, on y lave ses linges, on y joue, sous le soleil toujours revenu très vite. Aujourd'hui Bonsiri se déverse cent fois plus grosse ; toute l'eau du plateau de Koyo que j'imagine se ruant par les ravins et les rigoles et les failles là-haut, tourbillonnant, rageant, arrachant, hurlant, se précipite dans le vide et jaillit loin à l'horizontale ; et d'une masse si grande et si dense qu'au large elle tombe enfin, fracas parmi les grands rochers de la base de la falaise. Loin là-bas, la boursouflure de Bonsiri jette son œil exorbité sur la plaine et tous ceux qui se terrent encore et sur ceux qui passent les premiers torrents et les premières mares pour retrouver leurs bêtes, pour rejoindre leurs enfants, pour redresser l'arbuste.

Bonsiri tend son oreille dans le vent vertical et ouvre le profond de la falaise à ce qui se dit dans le creux de l'air et dans l'épais de la pierre, parole glaiseuse encore mêlée de souffrance et de temps. Bonsiri ose et souffle. Bonsiri ouvre le profond de la montagne et brasse dans son grand gonflement blanc les signes des grottes et les marques des dieux, les ruches et les tombes, les greniers de terre et les murets de grès, les os et les crânes, les graines et les feuilles. Mais ravale ce qui serait trop dit et reprend l'écume de trop de jour, de trop de lumière et l'avale dans le roulement de son eau qui se brise à coups de tonnerre sur les rochers du bas de la falaise.

Traverser avant qu'il ne soit trop tard

Tant d'eau descend et se rue de la montagne. Pour monter à Koyo, nous devons, même pluie non apaisée, partir immédiatement. Bientôt traverser la plaine jusqu'au pied de la

première pente ne sera plus possible. Marécages prolifèrent et, dans la très faible déclivité de la plaine, déjà large cours d'eau boueuse, épaisse. Nous en avons jusqu'au-dessus du genou. Luttons contre les remous. La boue du fond, invisible, nous prend, aspire les pieds, déséquilibre. L'eau monte à la taille, enserre tiède et fangeuse les hanches et pousse, pousse. Gagner le pied de la première pente où les arbres du désert tordent leurs troncs, où les premiers rochers tendent les bras, où on remet mieux d'aplomb la charge sur le haut de la tête et, moi, sur mon dos.

Nous avons lutté dans l'eau, courbés contre le courant. Au premier rocher et à sa mince cascade claire que la pluie nourrit encore, nous lavons nos jambes boueuses, tordons nos vêtements, trop alourdis, avant de les remettre. Là où nous venons de passer, l'eau beige en remous vifs emporte une chèvre, des branches, un tissu sans forme. Draine l'épiderme de la terre et ce qui y est mort dans ces derniers jours, peu visible, misérable, sous le ciel aveuglant qui brûlait de plus en plus.

Monter dans les rafales

Ruisseaux beiges et drus torrents filent entre les blocs dans la pente. Filent les rafales de vent entre les rochers et les arbustes. Nous montons, la peau trempée de sueur et de pluie. Nous montons. A mi pente, dans les rafales, dans les chutes de l'eau, le bruit dur enfle son ventre de bête et vient cogner à nos fronts. La plaine grandit en s'éloignant. Eaux luisant partout ici, au loin, toute la plaine tirée à bout, peau écartelée, et de la lumière blanche filtre du sol jusqu'à l'horizon. Nous montons, la pluie descend sur nos épaules, sur nos torsos, sur nos jambes ; les pieds glissent sur les pierres et lèvent notre corps, notre charge, notre souffle; la pensée reste en arrière, plusieurs pas plus bas, dans le brouillon de poussière et d'eau où elle lutte et cherche, courant après nos jambes, déjà hors souffle. Il faut s'arrêter.

Je pose mon sac et les peintres-paysans leurs charges sous le grand bloc orange où ils sont venus cent fois chercher la terre ocre de la termitière pour peindre. La dalle au sol ruisselle. Le vent cogne au plafond de l'auvent. S'asseoir; la pensée revient, attardée, heureuse, s'allonge entre mes épaules et je regarde alentour: les empilements des grands blocs depuis la falaise, là-haut, jusqu'à la plaine. Les nuages qui glissent vers les confins et emportent des peaux mortes, des cris en langue étrange.

Plié au fond de l'auvent, un homme jeune nous regarde. Il sourit. Descendu du village il y a deux heures, bloqué ici par la violence de la tornade. Descendant au marché de l'oasis, en bas, puisque c'en est le jour. Il nous regarde en souriant. Yeux très jeunes, corps petit, jambes nues décharnées, très noires, genoux pliés contre le torse. Sa tunique grande ouverte, bleue et blanche, trempée. Les peintres le reconnaissent, le saluent, parlent à voix douce avec lui. Devant lui il a posé la petite table de bois qu'il s'est fabriquée et qu'il descend sur sa tête tous les jeudis, pour le marché: il y vend dix

babioles et, le soir, remonte heureux au village avec sa monnaie dans un nœud qu'il fait à sa tunique. Petite table recroquevillée devant ses genoux maigres, serrée sous l'auvent. Il sourit. Il s'amuse seul.

Ses longs doigts tâtent sur la table l'échine du vent qui est venue s'y mesurer. Il sourit, car le vent s'allonge et s'enroule, s'allonge et se déroule, à force qu'il l'observe. Sur sa table, il voit s'ouvrir et se fermer les yeux de sa montagne, heureux, effrayés, heureux. Sur sa table ses longs doigts tâtent l'ombre de toute l'eau du ciel qui lui est passé, il en est sûr, sur les épaules et a pénétré entre ses clavicules jusqu'au centre de son torse, là où du souffle monte du fond de la terre et du fond des siècles, avec un grand murmure rauque où se mêlent en désordre des paroles très anciennes, des noms étranges d'ancêtres, des râles, des soupirs, des images dérangeantes et des débris de très profond sommeil.

Le vent en tempête à la faille

Au revoir, jeune marchand. Nous reprenons la montée, vent mêlé de rafales de pluie tiède, rochers glissants. La plaine en bas luit de plus en plus. Menues cascades d'eau beige entre chaque bloc, vent, vent. Nous buttons contre la falaise du haut de la pente. Le vent la cogne et la cogne. Tord furieusement les branches de trois arbres. La falaise crie, les branches grognent, rien ne tombe, rien ne casse. La falaise raidit, les rochers s'arquent, le vent rage. Falaise : dans le profond de la faille, que le vent ne parvient pas à fouiller, nous escaladons les pierres coincées en forme d'escalier par les ancêtres. Tournons dans la pénombre humide autour des énormes blocs coincés, nous faufile. Au dernier passage, très étroit, la lumière qui revient afflue, mais grise et métallique, et le vent, le vent frappe si fort que la roche tremble. Si violemment. L'endroit est dangereux : beaucoup de vide, la roche glissante, les bourrasques irrégulières, imprévisibles, capables de nous jeter dans le vide. Que faire? Attendre dans le creux de la faille? Continuer à grimper le plus vite possible, monter avec les mains la dernière petite paroi de quelques mètres, courir, si possible, sur la vire suspendue, ce ne sera pas facile.

Nous nous hissons hors du dernier passage de la faille, à découvert. Une rafale renverse un des peintres, son ballot tombe dans le vide. Encore une rafale, elle me jette contre la paroi. Non, attendons. Retour à la faille, trempés, meurtris. C'est alors que nous voyons, dans un pli de roche, encore dans la pénombre, un homme du village. Cultivateur, qui voulait descendre au marché. Peau brune et cuivrée, petit corps fin, large visage souriant. Même ici où il se protège, le vent agrippe sa tunique, le tissu en lambeaux vole en tous sens à son épaule, à sa taille. Il nous regarde en silence. Il a trouvé la place exacte pour ses épaules dans la roche, il respire lentement, le temps lui passe sur la peau comme la caresse du vent, derrière les coups, derrière les coups.

“Tu crois, lui dit la montagne dans un creux de laquelle il se serre, vivre avec moi et mes durs fruits. Tu veux bâtir ta vie en prenant à mains nues ma chair et mon sang que tu

cherches dans mes fissures et au fond de mes grottes. Tu apprends à m'écouter en collant chaque nuit ton oreille gauche sur mon ventre et en collant ton oreille droite sur la lune la nuit où elle vient m'embrasser. Est-ce que tu comprends que je regarde par dessus ton épaule et par dessus celles des enfants de tes enfants de tes enfants? Tu m'indiffères et j'aime ton mince corps et tes muscles durs, tes jambes frêles et tes yeux noirs qu'un vent broierait. Tu m'indiffères et j'aime ta pensée qui me discerne, qui juge ma sagesse et ma colère. Tu m'indiffères et je te sauve."

"Vous pensez, dit le vent aux peintres et à moi, saisir mon sens qui court mille fois plus vite que vos mots. N'ai-je qu'un sens? Vous cherchez et cherchez ce que je forme. Vous me résistez et dressez vos signes et vos lettres en filets souples pour retenir dans leurs mailles ce que je formule et je forme bien au delà de votre entendement. Est-ce que vos yeux voient ma forme, le croyez-vous sérieusement? Vous dressez vos filets qui m'attrapent à peine par les cheveux ; je vous laisse en arracher quelques-uns et m'en vais en riant. Dressez encore vos lettres et vos signes, je vous laisserai quelques oiseaux. Mais dans leurs chants que vous ausculterez, l'oreille sur leur poitrail tremblant, vous ne comprendrez que peu de choses. Ma vie bouillonne dès mon haleine, dans ma gorge, dans la moindre chose que je vois et pars toucher, le voyez-vous ? Tout près de ma naissance, vous tremblez de peur et de joie, mais ne comprenez pas assez que je n'ai pas un sens, mais cent, qui se contredisent."

"Vous voulez, dit l'eau à nous tous, le cultivateur, les peintres et moi, rapprocher votre colonne vertébrale de la longue phrase que je déroule au long du plateau sommital et que je jette, à Bonsiri, dans le vide que j'aime et crains. Vos os sont mes mille yeux que je ne clos jamais. Je rampe sous les blocs, je fais croire à mes mille naissances que vous apercevez entre les pierres, mais je nais aussi bien dans la brume blanche et la nuée noire. Vous voulez marier votre échine au fil tord de mon destin. Mais votre bouche vous trahit les matins où vous mordez le fruit empoisonné de la discorde et votre corps se dessèche et je n'ai aucune pitié de vous. Vous voulez fondre dans mes bras légers mais vous raidissez vos muscles pour dominer et distribuer. Est-ce que vos yeux à vous ont saisi que je n'ai pas d'os et que ma substance est l'âme diverse et agitée des ancêtres, des dieux non-nés et des jumeaux que vous n'avez pas? Si je vous dis que ma chair est l'enfant qu'engendrent l'élan lové au fond de la grotte et la force nouée au fond de la pierre, me comprendrez-vous? Pour me contenir, vous dressez des murets de signes, de pierres et de mots : vous avez un peu raison, mais de guingois, car en fait je contiens et retiens votre vie, votre souffle et vous donne l'humidité qui huile les articulations de vos pensées et de vos désirs. Je glisse odorante et salée sur votre peau dans l'effort. Je renforce vos murets et amollis les pensées trop rudes, vous amenant à reconstruire toujours, à bâtir l'instable".

La poussière de l'auvent

Les rafales s'espacent. Nous sortons, allons aussi vite que jambes et poumons le permettent, courons au bord du vide, avançons dans la pluie, courons, atteignons le bord du plateau et derrière le grand rocher de Repousse-étranger, Losundama, trouvons abri : juste contre le rocher plus de vent, seule la pluie, drue à nouveau. Ici sur le plateau, nous sommes arrivés dans l'autre monde, plaine d'en bas maintenant invisible. Longues étendues des dalles sommitales brunes et noires, luisantes d'eaux que le vent frise. Monde en altitude et horizontal, parallèle au ventre du vent qui s'allonge et s'allonge jusqu'après la source de la nuit. Quittant l'abri de Losundama, nous traversons les dalles et les ruisseaux et gagnons Bisi et déjà la pluie redouble. Ici d'habitude les peintres cultivent et irriguent leurs jardinets, comme tous les gens du village cultivent les leurs, le long du ravin d'écoulement des eaux de pluie. Gens d'habitude affairés partout sous le soleil, puisant l'eau dans les calebasses, arrosant les carrés de plantes, binant, taillant, binant, les reins cassés, binant, sarclant. Chantant parfois, si plusieurs dos, plusieurs bras binent ensemble, du même rythme des dos et des bras, la même travée de terre sableuse filant entre les dalles noires.

Personne ce matin, seuls le glissement de la pluie et les butées du vent qui vient tordre ici un arbuste, là brasser des épis de mil, et la pluie fouettant et l'eau ruisselant. Trempés, nous allons nous abriter sous l'auvent de Bisi komo, où tant de fois déjà nous avons trouvé l'ombre pour peindre nos poèmes-peintures sur les tissus que nous étalions. Personne ici non plus. "Viens plus profond sous l'auvent, me dit un des peintres, l'eau n'est pas arrivée jusqu'ici, elle va venir." Des filets d'eau suintent rapides au plafond de l'auvent, tombent sur nos têtes, sur nos nuques, glissent entre nos omoplates. Nous rentrons profondément sous l'auvent, le sol s'en relève, le plafond s'abaisse, des blocs bouchent presque le fond. Ici en effet la roche reste sèche. Les peintres ôtent leurs vêtements trempés, rampent sur une longue pierre plate, quelques centimètres séparent leurs corps du plafond. Dans la pénombre je vois leur peau noire, ici et là couverte de la poussière du grès qui se désagrège. Ils sont allongés les uns contre les autres, presque nus, sur le ventre ou sur le flanc, s'endorment. Les poumons bougent un peu, à leur rythme l'eau dégouline à l'entrée de l'auvent. Sur une autre roche plate, je m'allonge, regarde l'eau dehors qui coule partout, qui envahit les jardinets, je regarde les branches des arbustes qui tordent et roulent leurs bras maigres. Le ciel est gris, l'espace est clos, la lumière se retire. Je m'endors parfois. Je me réveille, me rendors encore; l'engourdissement de mon bras mal replié me réveille, la poussière de grès que j'ai avalée m'étouffe. Je vois l'eau qui déborde partout, mais le fond de l'auvent reste sec et tiède.

Je me réveille encore. A ma droite, je découvre le petit homme qui se cachait tout à l'heure au débouché de la faille de la falaise, agressée par le vent en furie. Comment et quand est-il arrivé jusqu'ici, renonçant donc à descendre au marché? Il dort, au pied d'une autre grosse pierre, dans l'obscurité ; son torse bouge à peine. Bouge-t-il? Avant de se fondre dans le creux de la roche, dans le fond du sommeil, il a serré sur lui son tissu noir, curieusement sec; quelques cheveux dépassent. La pierre et la roche veillent sur lui en fermant leurs lèvres. Retenant leur salive, suspendant leur haleine.

Or à peine plus loin à droite au fond de l'auvent, sur une longue pierre plate, aussi ombreuse et poussiéreuse, je vois une femme, torse nu, un pagne bleu à la taille, sale et troué. Allongée, genoux pliés, dormant. Ne bougeant peut-être pas. Arrivée ici quand? Les cheveux tressés mêlés de paille. Epaules et seins maculés de la poussière beige qui se délite ici partout. Devant elle, un fagot de bois mort, qu'elle a posé dans la poussière. Menues branches qu'elle a cherchées au pied des rochers, dans les ravins, loin, très loin, seule, pour ce soir devant sa maison de terre cuisiner la bouillie de mil de ses enfants. Mais où sont maintenant ses enfants sous la pluie, le garçon qui garde les chèvres, la fillette d'habitude partie dès l'aube à la source? Filtrant sous l'auvent, de l'eau ruisselle près d'elle, la cherche, l'ensommeille, hésite, néglige ses jambes et passe vers la nuit profonde où une vie obscure prend, loin là-bas, sa sève.

Les peintres, serrés les uns contre les autres, dorment. La femme, le cultivateur dorment. Je crois que le plafond de l'auvent s'est un peu rapproché de leurs corps ici et là blanchis de poussière. Dans la pénombre tiède, la roche tiède et l'eau tiède broient du sommeil profond partout. Farine sous le poids de la roche qui grince, lente meule que l'huile de la pluie aide. Pensée qui sommeille et va par les chemins de grès, par les alvéoles des poumons, par les secrets de l'eau, par la tiédeur de l'air. Pensée qui n'a pas de forme assignée, pas de contour encore clos et qui cherche dans l'ombre des corps des traces sombres et nettes, comme des signes ou des lettres.

Mais les corps ici n'ont pas d'ombre. Mais dans la poussière les traces ne se peuvent dessiner. Mais la pensée dans le bruit de la pluie et le mouvement du vent, dans la torpeur de la roche et la raideur des os, mais la pensée avec la peau qui enfle et qui se vide et s'enfle, mais la pensée avec le sang qui afflue et reflue dans les rêves, dans les cous, dans les poignets et dans les talons, où respire-t-elle, où atteint-elle sa forme et son élan qui puissent la dresser en contre-jour épique dehors dans la lumière?

La levée

“Est-ce que tu es sûr de comprendre où est mon horizontale et où est ma verticale? demande la grotte au petit cultivateur. Tu me connais depuis deux mille ans. Tu écarter les rides de tes joues comme moi le bord de mon auvent pour sourire. Sommes-nous apparentés? Savons-nous bien tous deux à quoi nous sourions? Accepterons-nous de le dire?

Tes yeux, si tu ne dors plus, plongent à la verticale dans la terre et tu jauges le devenir des graines. Tes yeux plongent du haut de la falaise et tu jauges les troupeaux que des Peul poussent au loin dans la plaine. Debout le matin sur un rocher, allongé à midi sur une dalle, tu saisis entre tes doigts la vie robuste, lui prélèves un peu de sang et de suc et la laisses repartir en riant parmi les pierres. Apprends-moi ce qu'est ta verticale et ce

qu'est ton horizontale, car de la vie se forme aussi en moi, mais beaucoup plus prudente elle ne peut naître entièrement. En moi, de la lourdeur, une torpeur de tous les membres. Pas une malédiction. La forme des corps et la forme des mots ont besoin de ces deux dimensions qui sont les tiennes pour arriver au jour où tu vis. Promets-moi de revenir dormir sous les tonnes et les tonnes de mon plafond à la prochaine tornade : je brasserais ton rêve et masserais ta mémoire. Elles me donneront, je le voudrais tant, la lumière non noire qui me manque.”

Le cultivateur sourit. Il ne répond pas.

“Est-ce que tu es sûre de comprendre d'où je dérive, demande la poussière à la femme? Tu me connais depuis six mille ans. Tu m'éparpilles sous tes hanches quand tu dors allongée sur le sol. Lorsque tu chantes en broyant sur la meule les grains de mil et que tes mains, tes reins, ton chant nourrissent et sauvent le village, c'est moi aussi que tu entreprends et je me cabre et je m'arque et je me disperse multipliée dans les notes de ton chant. Tu me fais naître alors dans l'absence suave de forme qui me projette dans la lumière et m'y fait rire.

Mais dans le fond de l'auvent où pendant la tornade tu viens en t'allongeant farder de ma blancheur tes épaules et tes seins et tes pieds, est-ce que tu perçois entièrement que je suis le délitement du grès mêlé du balbutiement éternel des morts que les ancêtres de tes ancêtres ont serrés au fin fond de mon ombre? Je te farde et tu me donnes ta peau, dans le délaissement de ton sommeil, pour que j'entre dans une forme d'où puisse enfin naître la parole. Je te remercie.”

La femme ne répond pas; elle porte ses mains sur son ventre.

“Est-ce que vous êtes sûrs de comprendre ce que je risque et ce que je refuse, demande le rocher aux peintres? Vous me connaissez depuis vingt mille ans. Vous tournez ma forme dans votre imagination. Vous cherchez mon ombre pour vous y asseoir et pour creuser votre torse jusqu'à l'extrême bout de l'expiration. Vous me demandez de prendre votre air et la place de vos poumons et de dégager toute ma force aveugle qui fixe la matière en plein jour, face au vent, face à l'avenir dangereux, face aux yeux inconnus et, plus difficile encore, face aux yeux de vos proches, de vos frères, de vos filles. Pourtant je ne peux réunir ma masse que si le soleil et le vent m'entraînent dans leur querelle amoureuse. Pour cela j'ai vraiment besoin du poignard du soleil et du dard du vent ; tous deux font quelques pas mais me le refusent. Sauf juste avant la tornade où le ciel pèse de tout son poids : le soleil alors, au plus fort de sa brûlure, me desquame, le vent, au plus fort de sa rage, me décape. Je refuse et je risque.

Vous me demandez la patience qui crève le ciel et allège la peur. Vous me demandez l'empreinte des siècles et des millénaires d'où vous savez que vous venez. La peau encore

très fragile, vous commencez juste à marcher debout, tâtonnez, attrapez la fourmi hardie et le brin de l'herbe maigre qui pousse à mon ombre. Voici, vous vous adossez à moi, riez tout haut et en six mots bancals me demandez de vous dresser bien droit la colonne vertébrale. Car debout, croyez-vous, vous verrez se préfigurer claire et nette l'ossature des signes et la belle harmonie qui les élance dans les espaces.”

Les peintres regardent durement le rocher, ne le touchent pas, étalent devant lui au sol le papier et le tissu. Ils s'assoient. Ils allongent leurs bras, dans leurs doigts serrent le pinceau, et arrêtent le bavardage du rocher en posant les signes. Ils deviennent alors les fils du rocher.

“Est-ce que tu es sûr de comprendre ce que je fends, me demande la faille? Tu me connais depuis six ans. Tu empruntes mon cours vertical pour monter au village des peintres-paysans. Tu descends mon cours vertical pour regagner la plaine des longs départs. Je suis l'horizon debout. Tes pieds, tes jambes, tes mains quand tu grimpes au creux de mes parois arpentent le profond de l'étranger, la rigole du lointain où l'Autre se forme avant d'essayer de naître, où il remue lentement pendant les tornades. Tes mains touchent ce que je prépare depuis l'éternité et que je n'arrive pas à mettre au jour. Dans mon creux, il fait trop sombre pour que tes yeux t'aident à comprendre vraiment ce que je fais en fendant la paroi. Le sais-je moi-même? Mais tu m'aides à fendre le dur et le fermé, l'hostile et le muet.

“Va-t-en, étranger!” me crient les peintres. Mais leurs cris rebondissent sur le rocher et les rejettent hors de la peinture.

“Viens, étranger!” me disent les peintres avec des mots de leur langue qu'ils ne connaissaient plus et dont ils sont eux-mêmes surpris. Ils ont regardé au fond de leur rêve, allongés dans la poussière au fond de l'auvent. La poussière sur leur peau a glissé. Elle s'amasse dans les plis de leurs cous, sous leurs bras, entre leurs jambes, durcit sur leurs fronts, leur fait mal et pique leurs yeux. Ils voient l'étranger, ma silhouette en contre-jour, assise près d'Ogo ban sur un rocher. Ils scrutent nos silhouettes : oui, à côté de moi, c'est bien Ogo ban, l'étranger qui est arrivé il y a tant de siècles sur leur montagne, a été accepté, est devenu un de leurs ancêtres. C'était il y a des siècles et des siècles. Il connaissait les paroles capables de soulever des pierres ; il leur a dit d'aller se caler dans la faille, entre ses deux parois verticales. Elles se calaient toutes seules, depuis on a pu grimper dans la faille. Quand il était vieux, un enfant, un des ses petits-enfants, peut-être en jouant, a jeté une pierre du haut de la falaise. Ogo ban, allongé en bas, se reposait. La pierre muette l'a tué.

Les peintres n'en croient pas leurs yeux. Ils se demandent s'ils rêvent. Ils se réveillent complètement alors qu'enfin la pluie cesse.

Le vent est constant et tiède. Partout descend l'eau généreuse. Le soleil sèche la montagne. Le rocher monte en riant dans le ciel. Les peintres le regardent. L'un d'eux dessine son sillage.

La faille me rend l'ombre. Je ramasse sur la dalle un lambeau de peau, mais de qui. Mes yeux y suivent un tracé de rides, fines et très anciennes, mais de qui, jambages et lettres, mais de qui. Dans leur creux, un peu de poussière brille.

Le vent est constant et tiède. Partout coule l'eau généreuse. Le soleil étend la montagne. Le rocher tourne en chantant là-haut dans le vent. Les yeux des peintres saisissent ses phrases les plus simples. Les doigts de l'un des peintres dessinent le clair risque de son chant nu.

La faille accepte le vent qui l'aborde. Elle respire et tend aux mille mains du ciel la moisson de mots que je leur forme.

Seconda parte

Parole dalla pioggia e dal vento

con diciotto disegni a inchiostro, ognuno di formato A4, di Alguima Guindo, Belco Guindo, Dembo Guindo, Hama Alabouri Guindo, Hamidou Guindo e Yacouba Tamboura

La notte greve

Il cielo ha posato la sua mano più greve sulla schiena della terra e la strofina. Febbre e odore di pelle rovente si diffondono dal suolo nell'aria. La notte non acquieta ma la mano spessa del cielo preme e addensa l'oscurità. Dormo fuori per terra, null'altro che una stuoia per non mangiare la polvere, null'altro che un lenzuolo per quanto già troppo caldo. La mano del cielo mi preme il petto. Mi volto per liberare respiro e braccia. La mano preme sui miei gomiti e sui fianchi. Mi riaddormento senza scorgere le stelle. Troppo basso è il cielo.

La nube deforme

Nessuna luce splendente si alza stamattina da dietro la falesia, nessun lento canto silenzioso dell'alba del mondo. Solo un grigio bagliore. Il cielo rimane basso. Ma non osa più spingere la sua mano, nasconde le sue dita, le sue mille dita. Le piega. Le stringe. Articolazioni e falangi grigie e nodose puntate contro di noi, contro il suolo, contro i cammelli e le capre che indocili scalpitano. I tre alberi non si muovono. Mille dita arrotolate e piegate, mille rigonfiamenti di nuvole scure, deformi, serrate, fitte e grigie e nere. Che raschiano.

Da molto tempo aspettiamo, da molto, fin dall'alba, ciò che tace e si prepara e tutti, uomini e bestie, trattengono il fiato. Riponiamo i tessuti, i vestiti, le calabasse, spingiamo i bambini verso i rifugi. Aspettiamo e guardiamo le dita che non si sono ancora aperte e rifiutano, chissà perché, di arrivare sul nostro suolo.

Il rombo dietro la montagna

La falesia arancione è diventata grigia. Si è indurita durante la notte. Svuota il suo ventre. Nella sua parte più alta, all'estremità meridionale, laddove lo sguardo si perde, le nuvole si accostano e si stringono ancor più numerose. Si ammassano prima di caricare.

Un rombo dietro la falesia, nelle nuvole annerite che le si addensano alle spalle, là in fondo. Raschiano e rimbombano. “Aspetta”, dice laggiù una voce di cielo e di nube, dice laggiù una voce di sabbia e di spine, “aspetta ancora, aspetta”. Parla ad ogni orizzonte, ad ogni orecchio, agli uccelli spaventati, ai serpenti nervosi, ai pastori che stringono i loro lembi di tela azzurra sulle lunghe ossa, ai rami degli arbusti che si irrigidiscono. Parla al contadino che si affretta a concludere la sarchiatura del suo terrazzamento a metà pendio e poi corre verso la grotta. Borbotta. I cumuli di nubi passeggiere si oscurano. La voce di polvere e di nero vento si moltiplica. La voce molteplice graffia la terra profonda sotto lo zoccolo della falesia. La voce si scontra con la sua ombra che raschia suolo e roccia. La voce molteplice si strozza. La voce risale e ruzzola contro le mille nuvole nere che scalpitano, a testa in giù, e non riescono più a vedere le montagne, le falesie e gli uomini. La voce tende le sue braccia, trentadue braccia verso niente, tutto le sfugge ma non si avventa.

Il vento di polvere

Trentadue nuvole gialle spuntano dal suolo dietro l'estremità meridionale della falesia. Nuvole gialle. Nuvole che presto si gonfiano e ruotano le spalle e si sollevano, guardano dall'alto della montagna, stanno per mangiare la montagna. Ma sono rigonfiamenti gialli senza occhi né bocca né orifizio. Li intravediamo da qui, dal riparo di roccia, dalla soglia della capanna di ramaglie; ci leviamo sulla punta dei piedi per vederli al di sopra dei muri di mattoni, al di sopra della schiena dei buoi. Sì, è il grande vento che spazza, è “kunso”, il vento di polvere. Arriva velocissimo. Le trentadue nuvole gialle crescono fino a diventare centotrentadue, seicento, e salgono rotolando fino agli ammassi di nuvole grigie e si riversano su di noi con la violenza delle più grandi onde asciutte. Violentissimo, il vento giallo impazza in tutte le direzioni. Non il vento, ma l'impetuosa polvere gialla che solleva dappertutto, i detriti, la paglia, i sassi, gli sciami di semi e i cumuli di foglie secche, i sassi, le erbe bianche e i ramoscelli, lo sterco delle capre e i sassi. La polvere gialla mi stringe la gola, striscia sotto i miei vestiti e stride sulla lingua. Riesco a respirare? Non vedo più la falesia. Non vedo più i miei piedi sul suolo che i sassi graffiano. Non vedo più le mie gambe, che il volo dei granelli di sabbia e delle spine sfrega. La polvere, la polvere gialla, furiosa, corre più veloce degli occhi e del vento. E d'un tratto l'aria rinfresca.

I grandi scrosci

Scindendo la spessa polvere gialla, la mano ha conficcato nel suolo le sue diecimila dita grigie. In un solo colpo qualcosa di pesante cade senza rumore e urta e penetra il suolo.

E cade. Spazza la polvere. La falesia, ho appena il tempo di vederla, è ancora più scura, inarcata sulla sua dura sete. Ancora cadono le settecento dita d'acqua tiepida, gocce dense che colpiscono la testa e le spalle, trentamila dita. Inzuppati i vestiti, l'acqua rotola tra le mie costole, in mezzo alle gambe, dentro la bocca. Entro troppo tardi nel rifugio. È allora che cominciano i grandi fragori. Il fulmine cade molto vicino. La pioggia si abbatte. Le cortine d'acqua precipitano senza sosta. Il suolo si apre sotto i suoi getti, le pozzanghere, i guazzi si allargano ovunque. Il fulmine cade trenta volte. Non riesco a vederli tutti. La pioggia è così fitta che la falesia scompare di nuovo. E poi il fulmine. E poi il torrente che si forma e cerca il suo sentiero ondeggiante tra i cumuli di sabbia e le pietre. E ancora il fulmine e il tambureggiare incessante del tuono in ogni punto dell'orizzonte che nessuno vede più.

Qui la voce si unisce ai rombi del tuono e gli fa dire con forza: “Tu vuoi l'acqua. Hai gridato per la sete. Hai sognato il mare dolce e immenso di cui neppure conosci la forma e il sale. Supplichi per l'intero arco delle tue giornate. Passi le notti a frenare la lingua che si secca a furia di cantare le tue richieste sabbiose. Stai a cavallo sulla groppa del sogno convinto di guidarlo verso di me. Io amo che tu mi cerchi. Non amo che tu mi voglia. Anche vicino a te, vivo di distacchi. Ti disseto ma non vedrai mai il mio volto. Non mostro che le mie dita, anzi, mai tutte quante, le stringo e un mattino le punto verso di te quando ho deciso di amarti. Dico e rifiuto. Penetro, attraverso e ti lascio stremato al suolo che ho intriso più del tuo corpo. Ti ho nutrito. Ti nutro stamani di nuovo. Cresci con le mie nuove frasi, tu che le senti come delle grida e ti sforzi di trattenerne i frammenti e le fibre sottili che confondi con ciò che ti ha graffiato le gambe: era il vento della polvere, mio figlio, che corre giocando proprio davanti a me.”

Le cascate di Zuku

Cortine di pioggia adesso meno dense, meno agitate, con meno scricchiolii dal cielo e tuoni chiassosi. Ancora pioggia, ancora pioggi, ma come quella europea. Vedo di nuovo il cielo, nubi meno fitte, sempre grigie, poi di un grigio più chiaro, che il vento spinge verso il Nord, al di sopra della falesia di Isim e al di sopra di quella di Zuku.

Nuovi rumori scendono dall'alto di quella di Zuku, borbottii fitti, crolli e frane. Attraverso le brecce in cima alla falesia, attraverso i crinali, attraverso le faglie, vedo cascate che nascono e precipitano nel vuoto. Acqua marrone e bianca, frettolosa e brutale. Acqua rumorosa, anche da qui, seicento metri più in basso. Venti cascate. Lingue d'acqua che la falesia e il cielo che su di essa si appoggia tentano insieme di mischiare e torcere, in un violento nudo desiderio. Ventiquattro cascate che la pietra e il vento gettano in duecentoquaranta bianche domande serrate. Ma chi le capisce? Che cosa dice l'acqua rabbiosa che il cielo ha rovesciato e che le lastre e le rocce scacciano e scaraventano nel vuoto?

Le quarantotto cascate di Zuku ingrossano. Il vento vortica a tutta forza sulla cima della falesia, vortica a tutta forza contro il fianco della falesia. Il vento afferra l'acqua delle cascate, afferra le voci delle cascate, afferra le braccia e il petto dell'acqua, afferra i fianchi e i seni, afferra, afferra. E li annoda e li frantuma e li scaraventa di nuovo. La parte bassa del rilievo non esiste più per l'acqua. L'acqua si sparpaglia nel vento orizzontale. Le cascate muoiono, senza un grido, senza canto nei lunghi filamenti di vapore bianco che brillano e muoiono ridendo contro l'alto delle pareti.

Bonsiri orizzontale

Bisogna risalire al villaggio, in cima alla sua montagna, di fronte a Zuku. Guardo la sua falesia, dove anche l'acqua si scaglia senza esito alcuno. Brontola, brontola verso il nord della falesia. Brontola qualcosa che vedo, lontano diversi chilometri laggiù, bianco. Che non avevo mai visto, mai sentito. Si gonfia perpendicolarmente alla falesia e tende la sua sagoma di vela piena di carne chiara e di fuoco bianco. Si gonfia e si muove vorticando col suo enorme seno che si dilata. Il suo ronfamento arriva fin qui. È la cascata di Bonsiri, alla quale ogni tornado aggiunge altra acqua. Che fa esultare la gente. Allora ci si precipita, ci si lava, nudi, ci si puliscono gli indumenti, ci si gioca, sotto il sole che sempre riappare velocemente. Oggi la cascata di Bonsiri si scarica cento volte più grossa; tutta l'acqua dell'altopiano di Koyo, che immagino mentre fluisce attraverso i dirupi e i canali e le faglie lassù, vorticando, schiumando, squarciando, urlando, si precipita nel vuoto e sgorga lontano in orizzontale; e con una massa così grande e densa che al largo finalmente s'abbatte, con un frastuono, tra le grandi rocce alla base della falesia. Lontano laggiù, la cascata di Bonsiri, accresciuta, lancia il suo occhio esorbitato sulla pianura e su tutti coloro che ancora si nascondono e su quelli che attraversano i primi torrenti e i primi acquitrini per ritrovare le loro bestie, per raggiungere i figli, per raddrizzare le pianticelle.

Bonsiri tende l'orecchio nel vento verticale e apre la profondità della falesia a ciò che si dice nel vuoto dell'aria e nello spessore della pietra, parola argillosa ancora impastata di sofferenza e di tempo. Bonsiri osa e respira. Bonsiri spalanca la profondità della montagna e rimescola nel suo grande e bianco turgore i segni delle grotte e le tracce degli dèi, gli alveari e le tombe, i granai di terra e i muri di arenaria, le ossa e i crani, i semi e le foglie. Ma inghiotte ciò che del dire trabocca e riprende la schiuma di ciò che del giorno avanza, della luce in eccesso, l'inghiotte nel rullio della sua acqua che s'infrange a colpi di tuono sulle rocce ai piedi della falesia.

Attraversare prima che sia troppo tardi

Tanta acqua discende e ruzzola dalla montagna. Per salire a Koyo, dobbiamo, benché la pioggia non si sia placata, partire subito. Tra poco attraversare la pianura fino alla base del primo pendio non sarà più possibile. Si formano paludi e, nella lievissima pendenza della pianura, vi sono già ampi corsi d'acqua fangosa, spessa. Ci arriva fin sopra il ginocchio. Lottiamo contro i mulinelli. La melma del fondo ci cattura, risucchia i piedi, ci fa traballare. L'acqua sale alla cintura, tiepida e fangosa preme i fianchi e spinge, spinge. Bisogna raggiungere la base del primo pendio, dove gli alberi del deserto attorcigliano i loro tronchi, dove le prime rocce tendono le braccia, dove è possibile sistemarsi meglio il carico sulla testa ed io il mio sulla mia.

Abbiamo lottato nell'acqua, curvi contro la corrente. Alla prima roccia e alla sua minuscola cascata chiara che la pioggia nutre ancora, ci laviamo le gambe infangate, strizziamo i vestiti troppo pesanti prima di indossarli di nuovo. Nel tratto che abbiamo appena attraversato, l'acqua marrone, in gorghi vivi, trascina via una capra, dei rami e un tessuto senza forma. Si prosciuga la pelle della terra e ciò che vi è morto in questi ultimi giorni, poco visibile, miserevole, sotto il cielo accecante sempre più arroventato.

Salire tra le folate

Ruscilli marrone e fitti torrenti scorrono tra i blocchi del pendio. Sibilano le folate di vento tra le rocce e gli arboscelli. Saliamo, con la pelle inzuppata di sudore e di pioggia. Saliamo. A metà pendio, tra le folate, nelle cadute d'acqua, il rumore tremendo gonfia il suo ventre di bestia e viene a percuotere le nostre fronti. La pianura cresce allontanandosi. Qui, acque che luccicano ovunque; in lontananza, tutta la pianura a perdita d'occhio, pelle scorticata e luce bianca che filtra dal suolo fino all'orizzonte. Saliamo, la pioggia scende sulle nostre spalle, sui petti, sulle gambe; i piedi scivolano sulle pietre e rovesciano il nostro corpo, il carico, il respiro; il pensiero resta indietro, parecchi passi più in basso, nella confusione di polvere e di acqua dove lotta e cerca, correndo dietro alle nostre gambe, già in affanno. Bisogna fermarsi.

Poso il mio zaino e i pittori-contadini i loro carichi sotto il grande blocco arancione dove sono venuti cento volte a cercare la terra ocre del termitaio per dipingere. La lastra al suolo gocciola. Il vento batte contro la volta della tettoia. Bisogna sedersi; il pensiero ritorna, in ritardo ma felice, si distende tra le mie spalle e io guardo attorno gli strati dei grandi blocchi dalla falesia, lassù, fino al pianoro; guardo le nuvole che scivolano verso i confini e portano via pelli morte, grida in una lingua strana.

Rannicchiato in fondo alla tettoia, un uomo giovane ci guarda. Sorride. E' sceso dal villaggio due ore fa, bloccato qui dalla violenza del tornado. Stava recandosi al mercato dell'oasi, in pianura, poiché questo è il giorno. Ci guarda sorridendo. Occhi giovanissimi,

corpo esile, gambe nude scarnite, nerissime, ginocchia piegate contro il petto. La sua tunica spalancata, blu e bianca, fradicia. I pittori lo riconoscono, lo salutano, gli parlano con voce amabile. Davanti a lui ha deposto il tavolino di legno che si è fabbricato e che porta giù, reggendolo sulla testa, ogni giovedì, per il mercato: vi ci vende un po' di cianfrusaglie e, a sera, risale felice al villaggio con i soldi dentro un nodo fatto sulla sua tunica. Il tavolino è sistemato dinnanzi alle ginocchia magre, stretto sotto la tettoia. Egli sorride. Si diverte da solo.

Le sue lunghe dita tastano sul tavolo la schiena del vento che è venuta a misurarvisi. Sorride, perché il vento si stira e si arrotola, si stira e si srotola, a furia di essere osservato. Sul tavolo vede aprirsi e chiudersi gli occhi della sua montagna, felici, spaventati, felici. Sul tavolo le sue lunghe dita tastano l'ombra di tutta l'acqua del cielo che gli è passata, ne è sicuro, sulle spalle ed è penetrata tra le clavicole fino al centro del petto, laddove il respiro sale dal fondo della terra e dal fondo dei secoli, con un grande mormorio rauco dove si combinano nel disordine parole molto antiche, nomi bizzarri di antenati, rantoli, sospiri, immagini scomode e schegge di profondissimo sonno.

Tempesta di vento nella faglia

Arrivederci, giovane mercante. Riprendiamo la salita, nel vento frammisto a raffiche di pioggia tiepida, tra rocce scivolose. La pianura a valle riluce sempre più. Piccole cascate marrone tra un blocco roccioso e l'altro, e poi vento, vento. Ci addossiamo alla falesia nella parte alta del pendio. Il vento non smette di colpirla. Attorciglia furiosamente i rami di tre alberi. La falesia grida, i rami si lamentano, nulla cade, nulla si rompe. La falesia s'irrigidisce, le rocce s'inarcano, il vento incalza. La falesia: nella profondità della faglia che il vento non riesce a frugare, ci inerpiciamo sulle pietre sistemate in forma di scalini dagli antenati. Giriamo nella penombra umida attorno a enormi lastre incastrate, ci intrufoliamo. Nell'ultimo passaggio, assai stretto, affluisce la luce che ritorna, ma grigia e metallica, e il vento, il vento picchia così forte che la roccia trema. Violentemente. Il luogo è periglioso: il vuoto tutt'intorno, la roccia scivolosa, le burrasche irregolari, imprevedibili, capaci di farci precipitare. Che cosa fare? Attendere nella cavità della faglia? Continuare ad arrampicarsi il più in fretta possibile, scalare con la forza delle mani l'ultima piccola parete di qualche metro, correre, se possibile, sul ripiano sospeso, non sarà facile.

Ci tiriamo fuori dall'ultimo passaggio della faglia, allo scoperto. Una folata rovescia uno dei pittori, il suo bagaglio cade nel vuoto. Ancora una folata mi getta contro la parete. No, aspettiamo. Ritorniamo nella faglia, inzuppati, annientati. È allora che scorgiamo, in una piega della roccia, ancora in penombra, un uomo del villaggio. Un contadino che voleva scendere al mercato. Pelle bruna e ambrata, piccolo corpo esile, largo volto sorridente. Anche qui dove si protegge, il vento agguanta la sua tunica, il tessuto lacero vola in ogni direzione dalla spalla, dalla cintura. Ci guarda in silenzio. Ha trovato nella

roccia la sistemazione più adatta per le sue spalle, respira lentamente, il tempo gli passa sulla pelle come la carezza del vento, subito dopo i colpi, dietro i colpi.

“Tu credi, gli dice la montagna nella rientranza nella quale si stringe, di vivere con me e con i miei duri frutti. Vuoi costruire la tua vita prendendo a mani nude la mia carne e il mio sangue e cerchi nelle mie fenditure e in fondo alle mie grotte. Impari ad ascoltarmi incollando ogni notte il tuo orecchio sinistro sul mio ventre e incollando il tuo orecchio destro sulla luna la notte in cui viene ad abbracciarmi. Capisci che io guardo oltre la tua spalla e oltre quelle dei figli dei figli dei tuoi figli? Mi sei indifferente e amo il tuo corpo sottile e i tuoi muscoli forti, le tue gambe fragili e i tuoi occhi neri che un vento potrebbe stritolare. Tu mi sei indifferente e amo il tuo pensiero che mi riconosce, che valuta la mia saggezza e la mia collera. Tu mi sei indifferente e io ti salvo.”

“Voi pensate, dice il vento ai pittori e a me, di poter cogliere il mio senso che corre mille volte più in fretta delle vostre parole. Ma ho un senso soltanto? Cercate e cercate ciò a cui do una forma. Mi resistete e tracciate i vostri segni e le vostre lettere in morbide reti per trattenere nelle loro maglie ciò che formulo e che formo ben al di là del vostro intendimento. Vedono la mia figura i vostri occhi, lo credete veramente? Disponete i vostri reticoli che mi afferrano appena per i capelli; vi lascio strapparne alcuni e me ne vado ridendo. Disponete ancora le vostre lettere e i vostri segni, vi lascerò alcuni uccelli. Ma dei loro canti, che esaminerete con l'orecchio sul loro petto che trema, non capirete che poche cose. La mia vita fermenta a partire dal mio fiato, in gola, nella minima cosa che scorgo e che sfioro, ve ne accorgete? Al mio primo apparire, tremate di paura e di gioia, ma capite solo in parte che io non ho un senso, bensì cento, che si contraddicono.

“Voi volete, dice l'acqua a noi tutti, al contadino, ai pittori e a me, avvicinare la vostra colonna vertebrale alla lunga frase che dispiego lungo l'altopiano sommitale e che lancia, a Bonsiri, nel vuoto che amo e che temo. Le vostre ossa sono i miei mille occhi che non chiudo mai. Scivolo sotto i blocchi, faccio credere alle mie mille nascite che scorgete tra le pietre, ma nasco bene tanto nella bruma bianca quanto nella nube nera. Volete coniugare la vostra spina dorsale al filo ritorto del mio destino. Ma la vostra bocca vi tradisce nei mattini in cui mordete il frutto avvelenato della discordia e il vostro corpo rinsecchisce e io non ho alcuna pietà di voi. Volete sciogliervi tra le mie braccia lievi ma irrigidite i muscoli per dominare e sperperare. I vostri occhi hanno capito che non ho ossa e che la mia sostanza è l'anima diversa e agitata degli antenati, degli dèi non nati e dei gemelli che non avete? Se vi dicessi che la mia carne è il figlio generato dallo slancio che circola in fondo alla grotta e dalla forza che risiede nel cuore della pietra, mi capireste? Per contenermi, erigete muretti di segni, di pietre e di parole: un poco di ragione l'avete, ma indirettamente, perché in effetti contengo e trattengo la vostra vita, il vostro respiro e vi dono l'umidità che lubrifica le articolazioni dei vostri pensieri e desideri. Scivolo odorosa e salata sulla vostra pelle tesa nello sforzo. Io rinforzo i vostri muretti e ammorbido i pensieri troppo rozzi, spingendovi a ricostruire sempre, a costruire l'instabile”.

La polvere della tettoia

Le folate si diradano. Usciamo, andiamo tanto veloci per quanto gambe e polmoni ci consentono, corriamo sull'orlo del baratro, avanziamo nella pioggia, corriamo, raggiungiamo il bordo dell'altopiano e dietro la grande roccia di "Respingi-straniero", Losundama, troviamo riparo: proprio vicino alla roccia nessun vento, soltanto la pioggia, fitta di nuovo. Qui, sull'altopiano, siamo arrivati nell'altro mondo, con la pianura in basso ora invisibile. Lunghe distese di lastre sommitali brune e nere, acque luccicanti che il vento increspa. Un mondo in altitudine e orizzontale, parallelo al ventre del vento che si allunga e si allunga fin oltre la sorgente della notte. Lasciando il rifugio di Losundama, attraversiamo le lastre e i ruscelli e arriviamo a Bisi, con la pioggia che già sta raddoppiando di intensità. Qui di solito i pittori coltivano e annaffiano i loro piccoli giardini, come tutta la gente del villaggio coltiva il suo, lungo il burrone nel quale defluiscono le acque piovane. Gente che di solito lavora con lena ovunque sotto il sole, che attinge l'acqua nelle calabasse, annaffia le piante nei piccoli appezzamenti, zappa, taglia, zappa, con la schiena a pezzi, zappa, sarchia. Cantando talvolta, se tante schiene, tante braccia zappano all'unisono, schiene e braccia con lo stesso ritmo, la medesima linea di terra sabbiosa che corre tra le nere lastre rocciose.

Nessuno stamattina, soltanto lo scorrere della pioggia e l'ostinazione del vento che viene qui a contorcere un alberello, là a scombinare le spighe di miglio, mentre la pioggia sferza e l'acqua gocciola. Bagnati fradici, andiamo a ripararci sotto la tettoia di Bisi komo, dove già tante volte abbiamo trovato l'ombra per dipingere i nostri poemi-pitture sui tessuti che stendevamo. Nessuno neppure qui. "Vieni più all'interno sotto la tettoia, mi dice uno dei pittori, l'acqua non è ancora arrivata fino ad ora, ma arriverà." Rivoli d'acqua sgorgano rapidi dal soffitto della tettoia, balzano sulle nostre teste, sulle nuche, scivolano tra le nostre scapole. Indietreggiamo verso l'interno della tettoia, dove il suolo si rialza, la volta si abbassa, i blocchi quasi tappano il fondo. Qui in effetti la roccia rimane asciutta. I pittori si tolgono i loro vestiti fradici, si distendono su una lunga pietra piatta, alcuni centimetri separano i corpi dal soffitto. Nella penombra vedo la loro pelle nera, qui e là coperta dalla polvere di arenaria che si disgrega. Sono sdraiati gli uni contro gli altri, quasi nudi, sul ventre o sul fianco, s'addormentano. I polmoni si muovono appena, con lo stesso ritmo l'acqua gronda all'entrata della tettoia. Su un'altra roccia piatta mi distendo anch'io, guardo l'acqua fuori che fluisce ovunque, che invade i piccoli giardini, guardo i rami degli arbusti che si contorcono e agitano le loro braccia magre. Il cielo è grigio, lo spazio è chiuso, la luce si ritira. A tratti mi addormento. Mi sveglio, mi riaddormento di nuovo; l'intorpidimento del mio braccio mal piegato mi sveglia, la polvere di arenaria che avevo inghiottito mi soffoca. Vedo l'acqua che trabocca dappertutto, ma il fondo della tettoia resta asciutto e tiepido.

Mi risveglio ancora. Alla mia destra, scopro il piccolo uomo che poco fa si nascondeva all'uscita della faglia della falesia aggredita dal vento furioso. Come e quando è arrivato fin qui, rinunciando quindi a scendere al mercato? Dorme ai piedi di un altro enorme masso, nell'oscurità; il suo petto si muove appena. Si muove? Prima di sistemarsi nella cavità della roccia, e cadere in un sonno profondo, si è stretto addosso il suo drappo

nero, inaspettatamente asciutto; dei capelli ne fuoriescono. La pietra e la roccia vegliano su di lui chiudendo le loro labbra. Contenendo la saliva, trattenendo il fiato.

Appena più lontano, a destra in fondo alla tettoia, su una lunga pietra piatta, altrettanto ombrosa e polverosa, vedo una donna a torso nudo, con un telo blu alla vita, sporco e lacerato. Sdraiata, con le ginocchia piegate, dorme. Senza muoversi, forse. Quando è arrivata qui? Ha i capelli intrecciati, intrisi di paglia. Spalle e seni maculati dalla polvere marrone che qui si disgrega ovunque. Davanti a lei, una fascina di legna secca, che ha posato nella polvere. Piccoli rami che ha cercato ai piedi delle rocce, nei burroni, lontano, molto lontano, da sola, per cucinare stasera davanti alla sua casa di terra il passato di miglio per suoi figli. Ma dove sono adesso i suoi figli sotto la pioggia, il ragazzo che bada alle capre, la ragazzina che di solito parte allo spuntare dell'alba per recarsi alla sorgente? Filtrando sotto la tettoia, un po' d'acqua gocciola vicino a lei, la cerca, la assopisce, esita, evita le sue gambe e scorre verso la notte profonda dove una vita oscura ghermisce, laggiù, lontano, la sua linfa.

I pittori, stretti gli uni agli altri, dormono. La donna, il contadino, dormono. Credo che il soffitto della tettoia si sia un po' ravvicinato al loro corpo qui e là imbiancato di polvere. Nella penombra tiepida, la roccia tiepida e l'acqua tiepida macinano sonno profondo ovunque. Farina sotto il peso della roccia che cigola, lento frantoio che l'olio della pioggia agevola. Pensiero che sonnecchia e va per i sentieri di arenaria, attraverso gli alveoli dei polmoni, attraverso i percorsi dell'acqua, il tepore dell'aria. Pensiero che non ha forma assegnata, nessun contorno ancora definito e che cerca nell'ombra dei corpi tracce oscure e delineate, come segni o come lettere.

Ma i corpi qui non hanno ombra. E nella polvere le tracce non si possono disegnare. Allora il pensiero, tra il ticchettio della pioggia e il movimento del vento, nel torpore della roccia e la rigidità delle ossa, con la pelle che si gonfia e si svuota e si gonfia, col sangue che affluisce e rifluisce nei sogni, sulle nuche, nei polsi e nei talloni, dove respira, dove attinge la forma e lo slancio che possano sollevarlo, in un chiaroscuro epico, fuori, nella luce?

La levata

“Sei sicuro di comprendere dov'è la mia orizzontale e dov'è la mia verticale? Chiede la grotta al piccolo contadino. Mi conosci da duemila anni. Tu distendi le rughe delle tue guance, come io il bordo della mia tettoia, per sorridere. Siamo imparentati? Sappiamo bene ambedue a che cosa sorridiamo? Accetteremo di dirlo?”

I tuoi occhi, se non dormi più, si tuffano in verticale nella terra e tu valuti il divenire dei semi. I tuoi occhi si tuffano dall'alto della falesia e tu valuti le mandrie che i Peul spingono lontano nella pianura. In piedi al mattino sopra una roccia, sdraiato a

mezzogiorno sopra una lastra, afferrì tra le dita la vita vigorosa, le prelevò un po' di sangue e di linfa e la lasciò ripartire ridendo tra le pietre. Insegnami che cos'è la tua verticale e che cos'è la tua orizzontale, poiché la vita si forma anche in me, ma, molto più prudente, non può nascere interamente. In me vi è pesantezza, un torpore di tutte le membra. Non una maledizione. La forma dei corpi e la forma delle parole hanno bisogno di queste due dimensioni, che sono le tue, per arrivare al giorno in cui vivi. Promettimi di tornare a dormire sotto le tonnellate e le tonnellate della mia volta al prossimo uragano: modellerò il tuo sogno e massaggerò la tua memoria. Mi daranno, lo vorrei tanto, la luce splendente che mi manca.”

Il contadino sorride. Non risponde.

“Sei sicura di capire da dove derivò, chiede la polvere alla donna? Mi conosci da seimila anni. Mi spandi sotto i tuoi fianchi quando dormi sdraiata per terra. Quando canti frantumando nella macina i grani di miglio e le tue mani, le tue reni, il tuo canto nutrono e salvano il villaggio, tu trascini anche me, e io m'impenna e m'inarco e mi disperdo moltiplicata tra le note del tuo canto. Mi fai nascere allora nella soave assenza di forma che mi proietta nella luce dove scoppio a ridere.

Ma in fondo alla tettoia, dove durante il tornado tu vieni a distenderti per impregnare col mio biancore le tue spalle e i seni e i piedi, riesci a percepire pienamente che io sono lo sgretolarsi dell'arenaria mescolato all'eterna balbuzie dei morti, che gli antenati dei tuoi antenati hanno rinchiuso nella parte più remota della mia ombra? Io t'imbelleto e tu mi doni la tua pelle, nell'abbandono del sonno, affinché io entri in una forma da dove possa finalmente nascere la parola. Ti ringrazio.”

La donna non risponde; pone le sue mani sul ventre.

“Siete sicuri di capire ciò che rischio e ciò che rifiuto, chiede la roccia ai pittori? Mi conoscete da ventimila anni. Voi modellate la mia forma nella vostra immaginazione. Cercate la mia ombra per adagiarvi e per svuotare il vostro petto fino all'estremo limite dell'espiazione. Mi chiedete di prendere la vostra aria e il posto dei vostri polmoni, di spostare tutta la mia forza cieca che fissa la materia in pieno giorno, di fronte al vento, di fronte all'avvenire infido, di fronte agli occhi sconosciuti e, cosa ancora più ardua, di fronte agli occhi dei vostri parenti, dei vostri fratelli, delle vostre figlie. Tuttavia, io posso compattare la mia mole soltanto se il sole e il vento mi trascinano nelle loro schermaglie amorose. Per questo ho davvero bisogno del pugnale del sole e del dardo del vento; ambedue fanno qualche passo, ma me lo rifiutano. Tranne quando, poco prima del tornado, il cielo preme con tutto il suo peso: il sole allora, al massimo della sua vampa, mi desquama, il vento, nel pieno della sua furia, mi scortica. Io rifiuto e rischio.

Mi domandate la pazienza che lacera il cielo e allenta la paura. Mi domandate l'impronta dei secoli e dei millenni da dove sapete di provenire. La pelle ancora molto fragile, cominciate appena a stare in piedi, andate a tastoni, afferrate l'ardita formica e lo stelo d'erba magra che cresce alla mia ombra. Ecco, vi affidate a me, vi sganasciate dalle risa e in sei parole sbilenche mi chiedete di raddrizzarvi la spina dorsale. Poiché stando in piedi, siatene certi, vedrete prefigurarsi chiara e limpida l'ossatura dei segni e la bella armonia che li proietta negli spazi."

I pittori guardano con durezza la roccia, non la sfiorano, le stendono davanti, sul suolo, la carta e la stoffa. Si siedono. Allungano le braccia, stringono il pennello tra le dita e mettono fine al chiacchiericcio della roccia ponendo i segni. Diventano allora i figli della roccia.

"Sei sicuro di capire ciò che incido, mi chiede la faglia? Mi conosci da sei anni. Imbocchi il mio sentiero verticale per salire al villaggio dei pittori-contadini. Discendi il mio sentiero verticale per riguadagnare la pianura delle lunghe partenze. Io sono l'orizzonte dritto. I tuoi piedi, le tue gambe, le tue mani quando ti arrampichi nell'incavo delle mie pareti percorrono la profondità dell'ignoto, il rivolo della lontananza dove l'Altro si forma prima di provare a nascere, dove si muove lentamente durante le tempeste. Le tue mani sfiorano ciò che preparo dall'eternità e che ancora non riesco a dare alla luce. Nella mia cavità vi è troppa oscurità perché i tuoi occhi possano aiutarti a capire veramente ciò che faccio incidendo la parete. Lo so, forse, io stessa? Ma tu mi aiuti a incidere la durezza e la chiusura, l'ostilità e ciò che è muto.

"Vattene, straniero!" Mi gridano i pittori. Ma le loro grida rimbalzano sulla roccia e li respingono fuori dal dipinto.

"Vieni, straniero!" Mi dicono i pittori con parole della loro lingua che non conoscevano più e di cui essi stessi sono sorpresi. Hanno guardato dentro il loro sogno, distesi nella polvere in fondo alla tettoia. La polvere sulla loro pelle è scivolata via. Gli si addensa tra le pieghe del collo, sotto le braccia, tra le gambe, s'indurisce sulle loro fronti, gli fa male e irrita gli occhi. Vedono lo straniero, la mia figura in controluce, seduta vicino a Ogo ban sopra una roccia. Scrutano i nostri profili: sì, al mio fianco c'è proprio Ogo ban, lo straniero che è arrivato tanti secoli fa sulla loro montagna, è stato accettato, è diventato uno dei loro antenati. Accadeva secoli e secoli fa. Lui conosceva le parole capaci di sollevare pietre; ha detto loro di andare a sistemarsi nella faglia, tra le sue due pareti verticali. Le pietre si incastravano da sole, da allora abbiamo potuto arrampicarci nella faglia. Quando era vecchio, un bambino, uno dei suoi nipoti, forse giocando, ha gettato una pietra dall'alto della falesia. Ogo ban, disteso in basso, si riposava. La pietra muta lo ha ucciso.

I pittori non credono ai loro occhi. Si chiedono se sognano. Si svegliano del tutto proprio mentre la pioggia, finalmente, cessa.

Il vento è costante e tiepido. Ovunque scende l'acqua generosa. Il sole asciuga la montagna. La roccia sale ridendo nel cielo. I pittori la guardano. Uno di loro disegna la sua scia.

La faglia mi restituisce l'ombra. Raccolgo sulla lastra un lembo di pelle, non so di chi. I miei occhi vi seguono un tracciato di rughe, sottili e antichissime, ma di chi, gambe di lettere e lettere, ma di chi. Nel loro incavo, un po' di polvere scintilla.

Il vento è costante e tiepido. Ovunque scorre l'acqua generosa. Il sole distende la montagna. La roccia vortica cantando lassù nel vento. Gli occhi dei pittori catturano le sue frasi più semplici. Le dita di uno dei pittori disegnano il rischio evidente del suo canto nudo.

La faglia accetta il vento che l'avvicina. Essa respira e offre alle mille mani del cielo la messe di parole che sto plasmando per loro.



Troisième partie

Recherche d'Ogo ban vif et mort

avec dix dessins verticaux à l'encre d'Alguima Guindo, Belco Guindo, Dembo Guindo, Hama Alabouri Guindo et Hamidou Guindo, chacun de format 21 cm de haut sur 8 cm

“Par la montagne, dit Ogo ban, par l’herbe, par la brume, je passe mon bras.
Je traverse la chair épaisse de la montagne,
je parcours la racine rieuse du brin d’herbe,
je secoue la brume et ses ailes éblouies
et je passe mon bras
et je tends mes doigts jusqu’à vous, hommes mystérieux de maintenant.

Vous m’intriguez, je ne vous vois qu’en contre-jour, mal distincts, depuis le fond de ma grotte.
Mais je sens bien qu’une autre distance que celle des pierres et du vent nous écarte.
Vous me faites pitié car vous vous allez de guingois
et vos vêtements tombent de travers sur vos épaules maigres”

La montagne allonge le vent.
Haute est la falaise, noueuse la branche de l’arbre dans le ravin.
Rare est l’herbe au grand courage.
Plus rare encore la brume qui étincelle, la brume qui prépare la parole dans son sein;
et la parole naît enfin et dissipe la brume, qui sourit.

“Mais enfin, je m’adresse à vous, hommes du présent! Vous ne me répondez pas.
Vous vous agitez comme des chèvres peureuses,
vous vous cachez dans votre chemise sale
que vous relevez sur votre visage. Répondez-moi.”

“Ogo ban, nos pères et les pères de nos pères t’ont admiré. Ils ne t’ont pas plus connu que nous. Mais ils t’ont sincèrement admiré. Si tu nous parles brutalement, crois-tu que nous pouvons nous aussi t’admirer? L’oiseau s’enfuit du jardin où le chat rampe; au cri de l’épervier le mulot déguerpit. Laisse-nous tranquilles”.

Droite est la falaise qui brille pour le soleil levant.

Le vent fouille les plis de la falaise. Le vent libre fouille les arbres, fouille les tissus des vêtements.

“Du fond de ma grotte, je me lève sur un coude. Les ancêtres de vos ancêtres m’y ont enterré, mon corps blessé à mort serré dans le linceul que leurs femmes ont cousu en damier.

Depuis des siècles, j’essaye de me lever. A chaque mouvement, à chaque effort, jusqu’ici j’échoue et un nouveau morceau de la montagne s’éboule en me brisant un peu plus les os. Vous me perdez de vue, sous mon amas de poussière, monceau de ronces, d’épines, de cailloux et de débris. Où se trouve exactement ma grotte, vous ne le savez même plus.”

Sur la plaine au sud, des nuages se concertent. Le ciel brûle, la terre se dessèche depuis des mois. Sur la plaine, des nuages grossissent; la pluie future se réunit. Le vent l’aide.

“Ogo ban, parle plus fort. Articule plus clairement. Nous n’avons pas perdu ton nom. Nous cherchons ta grotte. Où es-tu?”

Belco t’a cherché sur la vire à gauche de la cascade. Il est parti là-bas, au milieu du vide, en nous disant que la falaise s’y dresse si orange et si droite que le sang doit s’y épaissir et la peau s’y durcir en se noircissant encore plus. Donc le corps d’Ogo ban devait y être dissimulé et protégé, peut-être sous un surplomb. Belco est resté sur la vire, l’arpentant de long en large, cinq jours. Quand il est revenu, il est resté muet pendant encore cinq jours. Puis il a repris la parole, mais uniquement en raillant et en ironisant et il nous a montré une petite pierre totalement sphérique. Il nous a affirmé qu’il l’avait trouvée sous un large surplomb au milieu de la vire, qu’elle calait ton crâne. Il n’a rien dit d’autre. Peut-on le croire? Ce qui est sûr, c’est que les enfants qui gardent les chèvres là-haut, au bord de la falaise, ont entendu chanter en bas, dans le vide. C’était la voix de Belco, ils n’ont eu aucun doute là-dessus. Il chantait d’étranges phrases, très belles, où il traçait à ces enfants et même à des jumeaux que le village verrait bientôt naître, un destin, des épreuves, une mutilation, une très grande joie, un désastre, une descendance surprenante, l’arrivée d’un étranger qui connaît l’art de la parole fondatrice. Les enfants ont retenu ces chants, Belco les chantait plusieurs fois le matin. Mais depuis, au village, Belco raille et ironise; il refuse le plus souvent de chanter, ou seulement quelques

strophes de cette étrange histoire. Nous en venons à nous demander si, par sa gorge et ses lèvres, c'est vraiment lui qui a chanté."

Les pierres dressées sur la vire pivotent sur elles mêmes. Elles dansent à leur rythme, elles dansent, qui est celui des siècles. Elles tracent dans la poussière au pied des surplombs des sillons, des arcs, des angles. Sans effroi certains oiseaux s'en approchent, certains lézards. Dans les grandes chaleurs de juin, les pierres les plus lisses se desquament vers le soir, en claquant, l'une après l'autre: la falaise claque et retentit et les singes en haut et les oiseaux dans les fissures jaillissent en criant, en dansant, en chantant.

"Vers vous je tends mes doigts, dit Ogo ban. Phalanges, pulpes du bout des doigts, fines empreintes digitales filent, filent dans l'air. Traversent l'air confus de l'arbuste épineux au bord du vide. Fouillent les remous de l'air tiède au ras de la plaine. Tâtonnent dans le sommeil de l'air chaud sur les longues dalles du plateau, au sommet de ma falaise. Je vous cherche et vous cherche. Je laisse les ombres de mes doigts, les bribes d'ombre de mes doigts un peu partout. Là où le vent adulte ne les arrache pas. Menus signes, ici sur une dalle, minces empreintes sous l'auvent, traces têtues. Vous ne les voyez pas. Votre distraction vous perd. Mais enfin, têtes engourdies, réveillez-vous ! Je vous tends mes doigts et vous oriente. Je vous destine. Je veux vous serrer et vous étreindre à jamais. Où êtes-vous?"

La montagne pose sa main grande ouverte sur le dos de Dembo. Le ciel appuie sa paume sur les épaules d'Alguima. Le vent étire ses doigts sur le torse de Hama.

"Tu as fondé certains usages de notre peuple. Tu l'as fait le soir où tu as regardé le soleil droit dans les yeux; puis tu as allongé ton bras jusqu'à sa bouche et du bout de ton index as atteint, dans sa gorge, humide et tiède, la source de la parole la plus enfouie qui organise la vie des plantes, des animaux, des hommes et, entre eux tous, la juste circulation des chants et des récits. Nous avons appris par les Anciens que tu as pu chaque soir embrasser le soleil sur la bouche. Et que tu te retournais et posais sur la paroi de ta grotte tes lèvres. Mais y insufflais-tu les élans, les vides et les pleins de la

parole? Cela n'est pas clair pour nous. Ou bien est-ce que tu apaisais tes brûlures en scarifiant le rocher?"

La montagne s'affaisse dans le couchant. L'horizon se replie dans la nuit. Le vent se déshabille et se décharne jusqu'à sa colonne vertébrale. La montagne respire allongée sur le dos. Le ciel s'agenouille près d'elle, se roule sur elle, s'allonge sur elle.

“Des enfants en jouant au bord de la falaise, en haut, dit Ogo ban, ont jeté une pierre ronde. Bonds de la pierre sur les dalles et les dalles de la falaise, claque la roche, froisse en crissant l'air, claque la roche. La pierre ronde écrase mon oreille gauche, brise ma clavicule et mon bras, fend mon torse. Je n'ai pas saigné. Je n'ai plus pu parler. Mon fils m'a allongé au plus profond de mon auvent, là où j'avais cent fois posé mes lèvres en feu. J'ai pu regarder les cercles, les arcs, les lignes de mes traces, mais je ne pouvais parler. Ma fille a accouru. Ils voulaient tous que je leur lise ces signes. Je n'arrivais presque plus à respirer. J'ai levé une dernière fois mon bras droit et ouvert mes doigts. Ils ont compris qu'il fallait libérer mon cheval. Il est descendu par la pente raide de terre, au bout de la vire. Il connaissait bien le chemin. Ses sabots ont frappé un peu plus fort la terre sèche, les graviers, l'herbe rase. Ses sabots ont tracé des trous alternés d'arcs de cercle. Mon cheval va et vient dans la plaine depuis six siècles et revient au pied de ma falaise les nuits de pleine lune. Personne ne le voit. Vous pouvez juste entendre le chant rauque de ses sabots. Essayez de trouver la trace de ses pas. Essayez de lire ses empreintes.”

La plaine rode et va. Elle écarte les montagnes et les lime. Elle ne les écarte pas. Le vent défend les montagnes. Le jour lime les falaises. La nuit redresse les falaises et les arque.

“Nous avons à sauver tes signes, disent Alguima, Dembo et Hama. Belco y contribuera aussi. Nous ne savons pas comment, nous cherchons. L'étranger qui connaît l'art des paroles est arrivé il y a six ans. Il reste plusieurs semaines au village puis il s'en va, puis il revient. Il ne pose pas de questions. Il aime que nous l'emmenions par les ravins et les replats de notre montagne. Il connaît l'art des signes qui fixent les mots et l'art de les assembler. Il les assemble sur le papier, sur le tissu ou sur la pierre. Il nous lit ce que cela écrit. C'est très étrange : la montagne, le vent, l'eau, et bien d'autres choses viennent s'y

agenouiller et y boire une substance qui les transforme, les ouvre et les élargit tout en multipliant leurs ombres. Il nous a proposé de poser près de ses signes des lignes et des traits de couleur. Mais nous, qui ne savons pas l'art d'écrire des mots, nous avons hésité. Sans rien faire paraître à l'étranger, nous avons tous quatre pensé à toi et nous continuons à t'invoquer toutes les nuits. Nous avons compris qu'avec toi, nous pouvions travailler avec l'étranger. Les lambeaux de ta peau, les bribes de ta carcasse, nous ne savons toujours pas au fin fond de quelle grotte, dans la falaise, ils gisent dans la poussière. Mais dans chacun de nos dessins, nous en enfouissons, avec l'encre et la peinture, une part ; et cette part de toi, nous sommes émerveillés de voir qu'elle se renouvelle sans cesse.”

Les peintres, Alguima, Dembo, Belco et Hama, et l'étranger ont marché des jours et des jours de montagne à montagne, erré comme d'île en île parmi la mer aveugle des nuits et des choses difficiles qui hantent et divisent les hommes. Ils s'arrêtent à l'ombre d'un grand rocher ocre, au bord du vide en haut de la falaise, qui attrape le vent et le pose à son ombre, lui aussi.

“Portez-moi jusqu'au bout de vos doigts, faites-moi entrer dans l'encre et la peinture, dit Ogo ban. J'ai quitté mon linceul en damier depuis si longtemps! poussière infime, minuscules bribes de tissu effiloché dans la poussière. J'ai quitté ma grotte depuis si longtemps et cherché depuis si longtemps à enfourcher mon cheval perdu derrière l'horizon! Je me suis dissous dans la mémoire du ciel et dans le poids de la roche. Vous avez sauvé mon nom, de génération en génération; en me protégeant vous m'avez desséché et je n'existe plus que par le chant d'un tel ou par le récit morcelé de tel autre. J'ai dépéri et me tiens, douloureux, sur le seuil du vide. Il est très coupant, brûlant à la plante de mes pieds, ce seuil. Si je le franchis, je tombe, en tombant deviens la pierre qui me tuera éternellement; vous pleurerez beaucoup et tellement pleurerez que vous vous écoulerez tout entiers dans le flot de vos larmes: alors vous disparaîtrez en cascade et vous disperserez en étincelant au pied de la falaise.”

Le soleil avance horizontal. Le vent monte vertical. La falaise tend son torse à l'horizon qui hésite. La cascade perd et reprend souffle.

“Avec l'étranger, nous arrivons à ta grotte. Nous l'avons trouvée, Ogo ban, à mi-hauteur de la falaise, dans un pli de roche rouge. Ici la vire s'enfonce sous un surplomb que l'aigle seul connaît. Voici ta grotte, c'est sûr, voici les signes ronds, les arcs de cercle, les lignes sombres que tes lèvres ont déposés sur la paroi du fond de la grotte. Dis-nous ce que t'a dit le soleil en t'embrassant! Réponds-nous! Pourquoi te tais-tu?”

Le silence s'agite dans la grotte. L'air s'immobilise au long de la falaise. Le silence s'élargit dans le ciel et se serre sur la paroi du fond. L'air s'incruste sur la paroi du fond et montre aux peintres et à l'étranger un damier, très ancien, peint là il y a des siècles, quarante-huit cases, des lignes noires et rouges, dans chaque case des points en nombre irrégulier.

“Dans ta grotte, Ogo ban, nous ne t'avons pas trouvé. Nous refusons d'accepter que nous ne te trouverons jamais. Nous avons besoin de toi pour vivre et pour parler. Mais avec l'étranger qui connaît l'art des mots, c'est nous qui atteignons le seuil. Pas celui d'où l'on saute dans le vide. Celui, encore cisailant, englué de mystère et de peur, d'où l'on jette dans le vide le frêle filet que l'étranger et nous tressons, maille à maille. Lettres et lignes tressées, traits et mots noués patiemment, lentes et nombreuses articulations. Filet souple, aux mailles lâches. Nous le jetons, en prenant ensemble notre souffle, en élançant ensemble nos bras dans le vide. Le filet de nos signes flotte et va. Le vent aime s'y frotter. Le soleil aime s'y risquer. Mais voilà: nous ne pouvons ramener notre filet. Nous le savons fort bien. Il reste suspendu en l'air; ainsi dans ses mailles nous voyons se profiler des êtres étranges, des enfants aux bras écartés, enfants de qui? un cheval au cou arqué, des silhouettes humaines, des sortes de petites montagnes, des jardins et des champs, d'autres montagnes plus lointaines et plus originales. Et tous vont en cortège, en contre-jour, car notre filet reste suspendu dans le ciel qui est le ciel du jour, la grande grotte de la lumière.”

Le vent s'en va avec les bribes du chant d'Ogo ban,
qui n'existe pas et que je forme et crée ici

Terza parte

Ricerca di Ogo ban vivo e morto

con dieci disegni verticali a inchiostro di Alguima Guindo, Belco Guindo, Dembo Guindo, Hama Alabouri Guindo e Hamidou Guindo, ognuno di formato 21 cm di altezza per 8 cm

“Infilo il mio braccio nella montagna, dice Ogo ban, nell’erba, nella nebbia.
Attraverso la carne compatta della montagna,
percorro la radice gioiosa del filo d’erba,
scuoto la nebbia e le sue ali abbaglianti
e passo il mio braccio
e tendo le mie dita fino a voi, uomini misteriosi di oggi.

Voi mi incuriosite, vi vedo solo controluce, indistinti, dal fondo della mia grotta.
Ma sento che un’altra distanza, non solo quella delle pietre e del vento, ci separa.
Mi fate pena nel vostro procedere incurvati
con le vesti che cadono di traverso sulle vostre spalle magre”

La montagna accresce il vento.
Alta è la falesia, nodoso il ramo dell’albero nel dirupo.
Rara è l’erba coraggiosa.
Più rara ancora la nebbia che brilla, la nebbia che cova la parola nel suo seno;
e la parola infine nasce e disperde la nebbia, che sorride.

“Insomma, mi sto rivolgendo a voi, uomini del presente! Ma voi non mi rispondete.
Vi agitate come delle capre impaurite,
vi nascondete nella vostra camicia sporca
che sollevate per coprirvi il viso. Rispondetemi.”

“Ogo ban, i nostri padri, i padri dei nostri padri ti hanno ammirato. Non ti conoscevano molto più di noi, ma ti hanno sinceramente ammirato. Se ci parli brutalmente, pensi che possiamo ammirarti anche noi? L’uccello fugge dal giardino dove si aggira il gatto; al grido dello sparviero il topo di campagna sparisce. Lasciaci tranquilli.”

Dritta è la falesia che brilla al sole nascente.

Il vento esplora i corrugamenti della falesia. Il vento libero esamina gli alberi, esamina i tessuti delle vesti.

“Dal fondo della mia grotta, io mi sollevo su un gomito. Gli antenati dei vostri antenati mi ci hanno seppellito, il mio corpo ferito a morte stretto nel lenzuolo che le loro donne hanno cucito a forma di scacchiera.

Da secoli cerco di alzarmi. A ogni movimento, a ogni sforzo, finora fallisco e un nuovo pezzo di montagna crolla fracassandomi ancora di più le ossa. Finite per non vedermi sotto il mio cumulo di polvere, di mucchi di rovi, di spine, di sassi e detriti. Non sapete nemmeno più dove si trova esattamente la mia grotta.”

Sulla pianura a sud, delle nuvole si accordano. Il cielo brucia, la terra si dissecca da mesi. Sulla pianura delle nuvole si ingrossano; la pioggia futura si raccoglie. Il vento la aiuta.

“Ogo ban, parla più forte. Esprimiti più chiaramente. Noi non abbiamo dimenticato il tuo nome. Cerchiamo la tua grotta. Dove sei?”

Belco ti ha cercato sulla sporgenza a sinistra della cascata. Si è recato laggiù, proprio al centro del vuoto, dicendoci che la falesia arancione vi si innalza così dritta che il sangue vi si deve addensare e la pelle indurire annerendosi ancora di più. Dunque il corpo di Ogo ban doveva essere ben nascosto e protetto, forse sotto uno strapiombo. Belco si è fermato cinque giorni su quel pianoro, percorrendolo in lungo e in largo. Quando è ritornato, è rimasto muto ancora per cinque giorni. Poi ha ripreso a parlare, ma unicamente per deridere e ironizzare, e ci ha mostrato una piccola pietra completamente sferica. Ci ha detto che l'aveva trovata sotto un ampio strapiombo al centro del pianoro, e che teneva fermo il tuo cranio. Non ha detto nient'altro. Gli possiamo credere? L'unica cosa certa è che i ragazzi che sorvegliavano le capre lassù in alto, sul bordo della falesia, hanno sentito cantare in basso, nel vuoto. Era la voce di Belco, lassù non hanno avuto alcun dubbio. Cantava frasi strane, bellissime, nelle quali delineava per questi bambini, ed anche per dei gemelli che il villaggio vedrà presto nascere, un destino, delle prove, una mutilazione, una grandissima gioia, un disastro, una discendenza sorprendente, l'arrivo di uno straniero che conosce l'arte della parola fondatrice. I fanciulli si sono ricordati di questi canti, Belco li ripeteva al mattino parecchie volte. Ma poi, al villaggio, Belco deride e ironizza; si rifiuta quasi sempre di cantare, o modula solo qualche strofa di questa

strana storia. Finiamo per chiederci se attraverso la sua gola e le sue labbra sia stato proprio lui a cantare.”

Le pietre innalzate sul pianoro girano su se stesse. Danzano, danzano al loro ritmo che è lo stesso da secoli. Tracciano nella polvere, ai piedi dei precipizi, dei solchi, degli archi, degli angoli. Senza timore alcuni uccelli vi si avvicinano, anche alcune lucertole. Nella grande calura di giugno, le pietre più lisce si desquamano verso sera, schioccando, una dopo l'altra: la falesia crepita e riecheggia e le scimmie in alto e gli uccelli nelle fenditure spuntano all'improvviso gridando, danzando, cantando.

“Verso di voi tendo le mie dita, dice Ogo ban. Falangi, polpastrelli, sottili impronte digitali sfrecciano, sfrecciano nell'aria. Attraversano l'aria confusa dell'arbusto spinoso sul bordo del vuoto. Esplorano i vortici di aria tiepida rasenti la pianura. Brancolano nel sonno dell'aria calda sulle lunghe placche rocciose dell'altopiano, in cima alla mia falesia. Io vi cerco continuamente. Lascio le ombre delle mie dita, i frammenti d'ombra delle mie dita un po' dappertutto. Là dove il vento cresciuto di forza non le strappa via. Piccoli segni qui su una lastra, piccole impronte sotto la tettoia, tracce tenaci. Voi non le vedete. La vostra distrazione vi perde. Ma una buona volta, teste intorpidite, svegliatevi! Io vi tendo le mie dita e vi oriento. Vi guido. Voglio stringervi e abbracciarvi per sempre. Dove siete?”

La montagna posa la sua grande mano aperta sulla schiena di Dembo. Il cielo appoggia il suo palmo sulle spalle di Alguima. Il vento allunga le sue dita sul petto di Hama

“Tu hai creato alcune usanze del nostro popolo. Lo hai fatto la sera in cui hai guardato il sole dritto negli occhi; poi hai allungato il tuo braccio fino alla sua bocca e con la punta dell'indice hai raggiunto nella sua gola, umida e tiepida, la sorgente della parola più recondita, quella che organizza la vita delle piante, degli animali, degli uomini e, tra tutti loro, la giusta circolazione dei canti e dei racconti. Noi abbiamo appreso dagli antenati che tu hai potuto ogni sera baciare il sole sulla bocca. E che ti sei voltato e hai posato le tue labbra sulla parete della tua grotta. Ma vi hai insufflato gli slanci, i vuoti e i pieni della parola? Questo non ci è chiaro. O forse hai lenito le tue bruciature incidendo la superficie della roccia?”

La montagna si immerge nel tramonto. L'orizzonte si rinchiude nella notte. Il vento si spoglia e si assottiglia fino alla colonna vertebrale. La montagna respira allungata sul dorso. Il cielo si inginocchia vicino a lei, si rotola su di lei, si distende sopra di lei.

“Dei bambini giocando sul bordo della falesia, in alto, dice Ogo ban, hanno gettato una pietra rotonda. La pietra rimbalza da una placca all'altra della falesia, la roccia risuona, ferisce scricchiolando l'aria, la roccia risuona. La pietra rotonda schiaccia il mio orecchio sinistro, spezza la mia clavicola e il mio braccio, mi squarcia il petto. Non ho sanguinato. Non ho più potuto parlare. Mio figlio mi ha disteso nella parte più profonda della mia tettoia, là dove avevo posato cento volte le mie labbra infuocate. Ho potuto guardare i cerchi, gli archi, le linee delle mie tracce, ma non potevo parlare. Mia figlia è accorsa. Tutti volevano che gli leggessi quei segni. Non riuscivo nemmeno più a respirare. Ho alzato un'ultima volta il mio braccio destro e ho aperto le mie dita. Hanno capito che dovevano liberare il mio cavallo. Che è disceso attraverso il ripido pendio terroso, alla fine del pianoro. Conosceva bene il cammino. I suoi zoccoli hanno colpito un po' più forte la terra secca, la ghiaia, l'erba rada. I suoi zoccoli hanno creato dei buchi alternati a archi di cerchio. Il mio cavallo va e viene nella pianura da sei secoli e ritorna ai piedi della mia falesia nelle notti di luna piena. Nessuno può vederlo. Voi potete sentire appena il canto rauco dei suoi zoccoli. Cercate di trovare la traccia dei suoi passi. Cercate di leggere le sue impronte.”

La pianura si espande e va. Allontana le montagne e le affila. Ma non le allontana affatto. Il vento difende le montagne. Di giorno affila le falesie. Di notte le raddrizza e le inarca.

“Dobbiamo salvare i tuoi segni, dicono Alguima, Dembo e Hama. Anche Belco ci aiuterà. Non sappiamo come, cerchiamo. Lo straniero che conosce l'arte delle parole è arrivato sei anni fa. Resta parecchie settimane al villaggio, poi se ne va, poi ritorna. Non fa domande. Gli piace che lo conduciamo tra i burroni e i pianori della nostra montagna. Conosce l'arte dei segni che fissano le parole e l'arte di metterli assieme. Li assembla sulla carta, sul tessuto o sulla pietra. Ci legge quello che scrive. E' veramente strano: la montagna, il vento, l'acqua, e tante altre cose, vengono a inginocchiarsi e a bervi una sostanza che li trasforma, li apre e li amplia moltiplicando semplicemente le loro ombre.

Ci ha proposto di posare vicino ai suoi segni delle linee e dei tratti di colore. Ma noi, che non conosciamo l'arte di scrivere delle parole, abbiamo esitato. Senza farlo capire allo straniero, tutti e quattro abbiamo pensato a te e continuiamo a invocarti ogni notte. Abbiamo capito che, con te, avremmo potuto lavorare con lo straniero. I brandelli della tua pelle, i resti della tua carcassa ancora non sappiamo in fondo a quale grotta della falesia giacciono nella polvere. M in ognuno dei nostri segni, con l'inchiostro e la pittura, noi ne inseriamo una parte; e ci stupiamo di vedere che questa parte di te si rinnova continuamente.”

I pittori, Alguima, Dembo, Belco e Hama, e lo straniero, hanno marciato per giorni e giorni di montagna in montagna, vagando come da isola a isola nel mare cieco delle notti e delle realtà tormentose che ossessionano e dividono gli uomini. Si fermano all'ombra di una grande roccia oca, sul bordo del vuoto in cima alla falesia, che afferra il vento e depone anche lui nella sua ombra.

“Mettetemi sulla punta delle vostre dita, fatemi entrare nell'inchiostro e nella pittura, dice Ogo ban. Ho lasciato il mio sudario a scacchiera da così tanto tempo, ridotto a polvere infima, minuscoli frammenti di tessuto consumato nella polvere. Ho lasciato la mia grotta da così tanto tempo e da così tanto tempo cerco di montare il mio cavallo perduto dietro l'orizzonte. Mi sono dissolto nella memoria del cielo e nella massa della roccia. Voi avete salvato il mio nome, di generazione in generazione; proteggendomi, mi avete prosciugato ed io esisto soltanto attraverso il canto di qualcuno o il racconto frammentario di qualcun altro. Sono deperito e rimango, dolorante, sulla soglia del vuoto: una soglia molto tagliente, che brucia la pianta dei miei piedi. Se io la supero, cado, e cadendo divento la pietra che mi ucciderà per l'eternità; voi piangereste molto, piangereste a tal punto che trascorrereste tutti interi nel fiume delle vostre lacrime: allora vi dissolvereste in cascata e vi disperdereste brillando ai piedi della falesia.”

Il sole avanza orizzontale. Il vento sale verticale La falesia tende il suo petto all'orizzonte che esita. La cascata perde e riprende respiro.

“Con lo straniero siamo arrivati alla tua grotta. L'abbiamo trovata, Ogo ban, a mezza altezza nella falesia, in un corrugamento di roccia rossa. Qui il pianoro sprofonda sotto

undirupo che solo l'aquila conosce. Ecco la tua grotta, è certo, ecco i segni rotondi, gli archi di cerchio, le linee oscure che le tue labbra hanno posato sulla parete in fondo. Ora devi dirci quello che ti ha sussurrato il sole baciandoti! Rispondici! Perché taci?"

Il silenzio si agita nella grotta. L'aria si immobilizza lungo la falesia. Il silenzio si spande nel cielo e si stringe sulla parete in fondo, dove riemerge e mostra ai pittori e allo straniero una scacchiera, antichissima, dipinta lì secoli fa, quarantotto caselle, delle linee nere e rosse, in ogni casella dei punti in quantità variabile.

“Nella tua grotta, Ogo ban, non ti abbiamo trovato. Rifiutiamo il pensiero che non ti troveremo mai. Abbiamo bisogno di te, per vivere e per parlare. Ma con lo straniero che conosce l'arte delle parole, noi siamo già sulla soglia. Non quella da dove si salta nel vuoto, ma quella, ancora vacillante, avvolta di mistero e di paura, dalla quale lanciamo nel vuoto l'esile rete che lo straniero e noi intrecciamo, maglia dopo maglia. Lettere e linee intrecciate, tratti e parole annodati pazientemente, lente e molteplici articolazioni. Una rete flessibile, dalle maglie allentate. Noi la gettiamo unendo i nostri respiri, tendendo insieme le nostre braccia nel vuoto. La rete dei nostri segni fluttua e va. Il vento ama strofinarvisi. Il sole ama arrischiarvisi. Ma noi non possiamo riportare indietro la nostra rete. Lo sappiamo molto bene. Essa resta sospesa in aria; così nelle sue maglie noi vediamo profilarsi degli esseri strani, dei bambini a braccia aperte, figli di chi?, un cavallo dal collo arcuato, delle figure umane, qualcosa che somiglia a delle piccole montagne, dei giardini e dei campi, altre montagne più lontane e più antiche. E tutti sfilano in corteo, controluce, perché la nostra rete resta sospesa nel cielo, che è il cielo del giorno, la grande grotta della luce.”

Il vento se ne va con i frammenti del canto di Ogo ban,
un canto che non esiste ma che io formo e creo qui.



(Quaderni di traduzioni, XLII, Aprile 2018)